L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur :

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1961 —

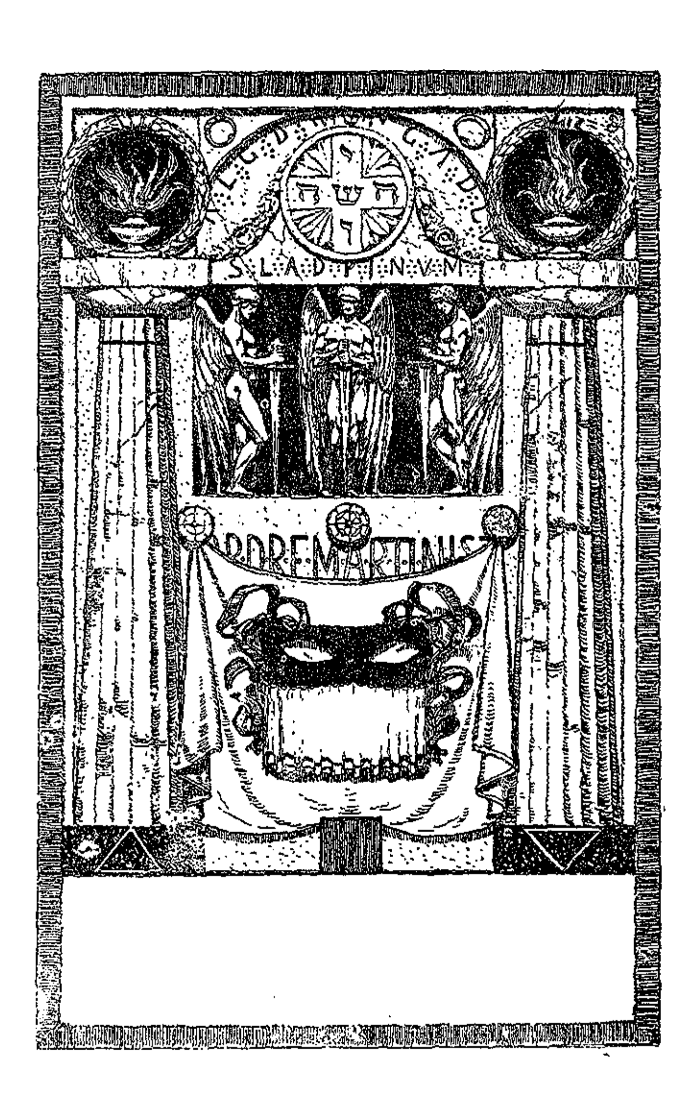
SOMMAIRE



35e Année. - N° 2 (Nouvelle série)

Trimestriel. - Réservé aux seuls abonnés

Avril - Mai - Juin 1961


S·L·A·D·P·I·N·V·M

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

ORGANE DE L'« UNION DES ORDRES MARTINISTES »

ET DU « GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES »

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE.

Administrateur : Georges CREPIN.

69, Faubourg Saint-Nicolas, à Meaux (Seine-et-Marne)

Secrétaires de Rédaction :

Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et Robert DEPARIS



Chaque rédacteur de l'Initiation *publie ses articles sous sa seule responsabilité.*

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de l'Initiation.



Louis-Claude de SAINT-MARTIN
(1743 - 1803)

Correspondance de Louis-Claude de Saint-Martin avec Nicolas-Antoine Kirchberger et François-Victor Effinger

(1798 - 1800) (1)

19

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN (1)

Berne, le 7 février 1799.

Je suis parfaitement de votre avis, mon cher ami, qu'il y a mille occasions dans la vie où nous devons cacher la foi dans notre cœur, si nous avons à parler à des hommes prévenus ; mais, si vous avez une traduction ou même un précis de Bœhme à faire, comment voudriez-vous garder le *tacet* ? Ceux qui sont choqués de la croyance chrétienne le seront tout autant en lisant cette croyance dans le corps de l'ouvrage que dans la préface. Je parlais dans cette préface à des Français ; je les prévenais que mon travail n'était pas fait pour tous les lecteurs ; je désignais ceux pour lesquels il était écrit, et je devais naturellement croire qu'il en existait encore. Ce petit nombre eut été rappelé d'abord à l'entrée que nous ne pouvons pas avoir une seule notion juste en matière religieuse sans le secours de l'esprit de notre Seigneur. Les prévenus, les demi-croyants, les Laodiciens m'auraient objecté que ce n'était pas l'usage d'insérer des prières dans une préface. Si ce n'était pas leur usage, c'était le mien ; personne n'est forcé de lire un écrit qui ne lui plait pas ; ils n'avaient qu'à fermer mon livre et en dire du mal si cela leur eût convenu. Je pourrais citer des auteurs français qui ont placé des prières à la tête de leurs livres, si j'avais besoin de m'appuyer sur l'autorité d'autrui, mais sans citer de grands noms, permettez que je transcrive ici la prière d'un philosophe français qui ne craignait pas de heurter les préjugés de ses lecteurs. Ce philosophe, suivant l'aveu de toute l'Europe, était un des meilleurs que vous ayez jamais eu. Voici la prière qui termine une de ses préfaces :

O Sagesse éternelle, je ne suis point ma lumière à moi-même, et les corps qui m'environnent ne peuvent m'éclairer. Les intelligences mêmes ne contenant point dans leur être la raison qui les rend sages, ne peuvent communiquer cette raison à mon esprit. Vous êtes seul la lumière des anges et des hommes, vous êtes seul la raison universelle des esprits ; vous êtes même la sagesse du Père, sagesse éternelle, immuable, nécessaire, qui rendez sages les créatures et même le Créateur, quoique d'une manière bien différente. O mon véritable et unique Maître, montrez-vous à moi ! Faites-moi voir la lumière en votre lumière, je ne m'adresse qu'à vous, je ne veux consulter que vous. Parlez, Verbe éternel, parole du Père, parole qui a toujours été dite, qui se dit, et qui se dira toujours ; parlez et parlez assez haut pour vous faire entendre malgré le bruit confus que mes sens et mes passions excitent sans cesse dans mon esprit.

---

(1) Suite de la correspondance *publiée pour la première fois* par Robert AMADOU. Voir le n° 3 (Juillet à Septembre 1960) et le n° 1 (Janvier à Mars) de l'INITIATION.

Mais, ô Jésus, je vous prie de ne parler en moi que pour votre gloire et de ne me faire connaître que vos grandeurs, car tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu même sont renfermés en vous. Celui qui vous connait connait aussi votre Père, et celui qui vous connait et votre Père est parfaitement heureux. *Faites-moi donc connaître, ô Jésus, ce que vous êtes et comment toutes choses* subsistent *en vous. Pénétrez mon esprit de l'éclat de votre lumière : brûlez mon cœur de l'ardeur de votre amour, et donnez-moi dans le cours de cet ouvrage que je compose uniquement pour votre gloire, des expressions claires et véritables, vives et animées, en un mot dignes de vous, et telles qu'elles puissent augmenter en moi et dans ceux qui voudront bien méditer avec moi, la connaissance de vos grandeurs, et le sentiment de vos bienfaits.*

Mais revenons à votre lettre. J'ignore où vous avez pris le mot allemand qui se trouve au bas de la seconde page de cette lettre ; mais ce que je sais fort bien, c'est que je n'y avais jamais pensé. Je n'eus d'autre but dans cette recommandation de passages que de vous indiquer, autant que cela dépendait de moi, les moyens de parvenir à l'intelligence des endroits difficiles de notre auteur ; je vous citais même l'exemple des âmes les plus simples qui étaient parvenues à cette intelligence. Ces moyens sont expliqués dans les lettres de B. ; par là, ces lettres réunies avec quelques passages de l'*Aurore* sont un trésor, quoiqu'elles contiennent une foule de pensées qui n'ont rien de commun avec ce grand point de vue, et les passages que je vous recommandais n'avaient aucun rapport avec nos petites explications personnelles.

Je recevrai avec plaisir les deux traités que vous avez adressés à l'ami Maubach. Je vous félicite néanmoins du parti que vous avez pris et qui parait diriger votre plume d'un autre côté.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du professeur Joung, qui me mande qu'à mesure que l'incrédulité et l'immoralité s'étendent dans quelques pays, la croyance et l'amour de Dieu font des progrès rapides dans d'autres. Outre quelques contrées en Europe qui sont dans ce cas, il y a des chefs de plusieurs nations sauvages en Amérique qui ont demandé des missionnaires pour enseigner la religion chrétienne à leurs peuples.

Mon ami de Munich m'a fait parvenir un traité qui vient de quitter la presse sous ce titre : *Blicke in die Zukunft.* C'est une de ses meilleures productions. Il y a un passage très beau et très bien écrit à la gloire de notre divin Maître ; ce morceau est plein de chaleur et des sources de lumière en jaillissent de tous côtés. Il n'y a que le Verbe lui-même qui ait pu le lui dicter.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

K.

P.S. — Permettez que je joigne ici un extrait de mon dictionnaire. *Omettre d'un écrit religieux des passages qui, plus ou moins,* tendent à la gloire de notre Maître, pour faire la cour à des hommes pervers que, dans notre langage babylonien, nous appelons des philosophes, se nomme suivant ma nomenclature, *bassesse.* Craindre la haine ou la vengeance de ces prétendus philosophes, signifie chez moi *pusillanimité.*

20
SAINT-MARTIN A EFFINGER

Paris, le 3 nivôse an VIII (24 décembre 1799).

Vous ne pourriez m'apprendre une nouvelle [plus] affligeante que celle de la mort de mon digne ami M. Kirchberger, et vous pouvez juger, Monsieur, combien je partage votre juste douleur. Au reste, c'est pour moi que je le pleure, car avec les sentiments que je lui connaissais, je ne fais aucun doute sur la félicité qui lui est réservée dans les nouvelles régions qui lui sont ouvertes, mais plus j'avais une haute idée de ce qu'il valait, plus je regrette de n'avoir pas eu le bonheur de le connaître personnellement. Il est du nombre de ceux avec qui on voudrait s'identifier dans cette vie afin de se persuader encore plus aisément qu'on ne s'en sépare point lorsqu'ils nous laissent sur cette triste terre.

Puisque vous avez la bonté, Monsieur, de m'offrir vos services dans ce [qui] concerne les objets que j'avais de commun avec feu mon ami, j'oserai en profiter et vous faire part de ce que je désirerais en ce genre. Pardonnez d'avance si j'en fais une liste trop longue ; c'est votre bienveillance qui sera mon excuse.

1° Comme vous me paraissez posséder le français au moins aussi bien que M. Kirchberger, je prendrai la liberté de vous engager à donner quelques moments de loisir à la traduction de certains ouvrages de Jacob Bœhme dont vous n'ignorez pas que lui et moi nous nous occupions beaucoup. Il avait commencé à ma sollicitation la traduction de ses lettres, et je prenais sur moi de corriger le peu de fautes de langue qui lui échappait. Après un léger essai, il changea d'avis et entreprit de faire en allemand un simple extrait de notre auteur favori. Si vous aviez la complaisance de le remplacer dans la traduction des lettres de Bœhme, je vous aurais une obligation infinie, tant pour moi que pour ma nation à qui je désirerais avec le temps faire un cadeau de tous les ouvrages du même auteur, si les moyens et les forces pécuniaires le permettent. J'en ai déjà traduit quelques-uns, et je m'aide d'une traduction anglaise de M. Law qui m'est fort utile ; mais M. Law est mort sans avoir traduit les lettres non plus que quelques autres ouvrages de Bœhme, et, comme elles renferment plusieurs expressions d'usage auxquelles je ne suis point familier, je ne pourrais les traduire sans guide. Voilà pourquoi je vous adresse cette première requête.

2° M. Kirchberger m'a parlé dans notre correspondance de deux disciples de Bœhme, nommé l'un Ueberfeld et l'autre Gichtel, dont il avait des écrits extrêmement précieux, entre autres le volume de *Lettres* de Gichtel. Si vous n'êtes point versé ni attaché à ce genre d'ouvrages et que votre intention fût de vous en défaire, je vous prierai de m'en accorder la préférence, et non seulement pour cet ouvrage-là, mais pour tous ceux en ce genre que vous ne voudrez pas garder. Je satisferai à tous les dédommagements que vous pourrez désirer.

3° M. Kirchberger m'a parlé aussi d'un jeune étranger qui ne sait pas le français, qu'il avait fixé près de lui pour l'été dernier, et qui était très lié avec une société en Allemagne qui est comme une héritière des lumières que Bœhme, Gichtel et Ueberfed y ont répandues.

Si, dans ce moment présent ou à l'avenir, vous aviez des renseignements à me communiquer sur ce jeune homme et sur la société, je vous en aurais une obligation inexprimable.

4° Enfin, Monsieur, étant persuadé que les lettres que j'ai écrites depuis dix ans à M. Kirchberger sont inutiles à tout autre qu'à lui et désirant qu'elles rentrent dans mes portefeuilles, je vous prierai de bien vouloir les recueillir et me les faire passer par des moyens sûrs. La date de ces lettres et mon écriture vous mettront à même de les pouvoir trier sans erreur.

Voilà, Monsieur, les objets sur lesquels je réclame votre complaisance, mais je ne prétends nuire en rien à vos goûts ni à vos occupations, et je vous prie d'user envers moi de la même franchise dont j'use envers vous et de me dire tout uniment ce que vous ne pouvez pas faire dans le nombre de mes pétitions.
J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération.

S.M.

⁂

La réponse d'Effinger manque à la lettre précédente, et manque de même à chacune des lettres suivantes de Saint-Martin.

⁂

21

SAINT-MARTIN A EFFINGER

Le 3 ventôse an VIII (22 février 1800).

Les renseignements que vous avez la bonté de me donner, Monsieur, par votre lettre du 15 janvier sont très satisfaisants et ils me laissent l'espoir de voir réaliser un jour les intentions que je vous ai communiquées. Je ne doute point qu'en prenant goût à la lecture de Bœhme, vous n'acquerriez aussi l'intelligence nécessaire pour le traduire autant que vos occupations vous le permettront. Cependant le *Chemin pour aller à Christ* est un de ses ouvrages les plus aisés à entendre et à traduire ; voilà pourquoi le traducteur s'en est assez bien tiré. Je connais et possède cette traduction. Mon défunt ami m'en a fait cadeau, mais comme je trouverai aisément à en faire cadeau à mon tour à quelque Français de mes amis, je vous serai obligé de m'envoyer avec mes lettres lorsque vous les aurez triées le volume dont vous me parlez et qui ne coûte que 36 £. Si vous aviez aussi les doubles de Gichtel et d'Ueberfeld, ou si vous pouviez vous procurer leurs ouvrages, vous pourriez les joindre à l'envoi. Je satisferai aussitôt à toutes les avances que vous aurez faites. Il faudrait pour cela que vous eussiez la complaisance de m'indiquer quelque membre de la Légation helvétique à Paris, ou tout autre de vos concitoyens à qui je remettrai le montant de tous vos déboursés quelconques. Quant à la voie pour faire parvenir le total, je m'en remets à votre sagesse. M. Kirchberger donnait ses ordres en pareil cas pour qu'on chargeât de ses envois la diligence de Bâle à Paris ; mais presque toujours il a été mal obéi, car, la

plupart du temps, le tout me venait par la poste, ce qui m'occasionnait de grands frais. Si vous découvriez dans vos connaissances quelque voyageur de confiance, cela serait le plus sûr et me garantirait des chances fâcheuses des administrations des voitures pubiques, et de la négligence de leurs employés.

Je suis enchanté de ce que vous me dites d'intéressant sur les progrès de la doctrine de notre auteur en Allemagne. Je désirerais bien qu'il en arrivât autant en mon pays, mais nos têtes sont bien volatiles pour pouvoir s'allier à une pareille substance. Enfin, notre Dieu est le Dieu de tous les hommes ; il les regarde tous comme ses enfants et il ne demande pas mieux que de leur faire partager ses richesses, quelque imparfaits qu'ils puissent être. Engagez encore, je vous prie, votre jeune étranger à apprendre le français ; sûrement il ne s'en repentira pas, ne fût-ce que pour le bien qu'il pourrait faire à ma nation. Son âge lui permet de tout entreprendre, et d'ailleurs je lui citerai mon propre exemple pour l'encourager. Qu'il sache donc que c'est à quarante-cinq ans que j'ai commencé à apprendre l'allemand dont je ne savais pas un mot et que, sans le parler, il est vrai, et sans me jeter dans l'étude des auteurs élégants, je suis cependant parvenu à mon but qui était de pouvoir entendre passablement mon chérissime Bœhme, et même d'en avoir traduit déjà l'*Aurore*, les *Trois principes*, la *Triple vie*, les *Quarante questions* et les *Six points*.

Si mes occupations et mes yeux affaiblis me permettaient de pousser plus loin mon entreprise, ce serait une augmentation de plaisir pour moi, mais je n'ose me le promettre. Voilà pourquoi je guette partout des suppléants et des collaborateurs.

Permettez, Monsieur, que je continue à réclamer vos soins pour me mettre au fait de tout ce que le jeune homme pourra vous communiquer sur la société en question. Si, pour vous épargner la peine d'écrire, il voulait lui-même mettre ces détails sur le papier, il pourrait se livrer de temps en temps à cette bonne œuvre, et j'espère que, quoique en allemand, ses lettres ne seraient pas perdues pour moi. Je ne lui répondrai pas dans la même langue, ne la possédant point assez pour cela, mais vous y suppleéerez aisément en lui traduisant mes réponses.

Permettez, Monsieur, que je vous quitte sans cérémonie et en me recommandant à votre bon souvenir et à vos prières fraternelles.

S.M.

22

SAINT-MARTIN A EFFINGER

Le 8 ventôse an VIII (27 février 1800).

Votre lettre du 15 février, Monsieur, m'est arrivée deux heures après le départ de la mienne ; ainsi je prends la plume pour vous faire de nouveaux remerciements.

Je ne connais encore personne en France à qui je puisse faire acheter les ouvrages allemands de Jacob Bœhme, mais cela peut venir ; ainsi je désire fort que vous ne vous défassiez pas jusqu'à nouvel avis des deux éditions que vous axez. J'ai des ouvrages de Jeanne Leade, Bromley et Pordage, dont mon défunt ami m'avait

fait présent. Je n'ai ni Ste-Croix, ni Mme Guyon ; j'ai une petite brochure française où il est question de la magie divine. Je ne sais si c'est là ce que vous nommez de Marsay. Comme je ne pourrais pas digérer tout cela, je ne désire pas les trois derniers articles. Mes regards se portent seulement sur Gichtel et Ueberfeld, et encore je mets pour condition expresse que vous ne vous en déferez point pour moi. Ainsi je ne m'accomoderai jamais que d'un double, s'il s'en trouve dans votre bibliothèque, ou d'un exemplaire que vous pourriez me procurer d'ailleurs. Quant à mes lettres, je ne veux point que vous brisiez les recueils pour me les rendre, et je remercierai de bon cœur la Providence si elles contiennent des choses qui puissent vous faire du bien encore plutôt que du plaisir. Cependant je ne puis me défendre d'un grand penchant à en recouvrer au moins les endroits les plus importants. Ainsi puis-je espérer que dans vos moments de loisir vous voudrez bien, tantôt vous, tantôt votre chère épouse, copier ces différents endroits que je soumets à votre discernement, tout en les recommandant à votre complaisance ; du reste, je vous prierai de concentrer cette lecture-là entre vous deux et entre d'autres amis que vous y croirez préparés. Ces objets sont trop étrangers pour le vulgaire, et je vous supplie de prendre les précautions convenables pour qu'il n'en ait pas connaissance.

Je suis très reconnaissant des bons sentiments que Madame votre épouse veut avoir pour moi ; elle ne peut douter qu'elle tient de trop près à mon défunt ami pour qu'elle ne m'inspire pas le plus vif intérêt, trop heureux si je puis me trouver à même de lui en donner des témoignages ! Elle peut donc se mettre tout à fait à son aise avec moi, et elle peut compter sur mon zèle dans tout et où je pourrai lui être utile.

Adieu, Monsieur, je vous quitte un peu brièvement, étant surchargé de besogne et contrarié par mes mauvais yeux ; ne m'oubliez pas dans vos bonnes prières.

S.M.

23

SAINT-MARTIN A EFFINGER

Paris, le 2 mars 1800.

Depuis ma seconde lettre, j'ai eu occasion de parler des éditions de Jacob Bœhme que vous avez trouvées dans la bibliothèque de feu M. Kirchberger à un ami qui désirait se procurer l'édition de 1730. En conséquence je lui remets un billet à votre adresse, vous priant de faire ce qui sera en vous pour l'accomoder de cette édition. Il satisfera à tout pour le prix que vous fixerez.
Adieu, Monsieur, je me recommande à votre bon souvenir.

S.M.

Ce n'est point l'ami lui-même qui vous présentera ce billet : ce sera M. Roguin, votre compatriote, qui se charge de cette commission. Mes hommages, s. v. p., à Madame votre chère épouse.

24

SAINT-MARTIN A EFFINGER ET A MADAME EFFINGER

Paris, le 10 floréal an VIII (30 avril 1800).

Je commencerai, Monsieur, par répondre à votre grande question au sujet de Jacob Bœhme. Je le regarde comme un envoyé de Dieu, ainsi que les différents élus dont parle l'Ecriture. Mais sa mission n'est pas la même que la leur. Les Apôtres ont recueilli ce qu'ils n'avaient pas semé, ou ce qui l'avait été par les Prophètes et les Patriarches. Jacob Bœhme a recueilli ce qu'avaient semé les Apôtres ou, pour mieux dire, ce qui avait été semé en eux par le St Esprit qui, selon l'Evangile, devait leur apprendre toutes choses. Plus le temps avance, plus la moisson des choses de l'Esprit s'approche et il viendra un temps où, comme Bœhme le dit lui-même, on découvrira encore de plus grandes choses que celles qu'il a eu la charge de dévoiler. Laissons ouvrir les sceaux et nous verrons bien d'autres merveilles. Il faut considérer la diversité des missions spirituelles et divines sur la terre. La loi de Moïse n'a fait que préparer l'œuvre, les Prophètes l'ont annoncée, le Règne apostolique a eu pour objet de démontrer les droits de l'homme régénéré. Mais, comme il s'agissait de renverser le trône de l'ennemi de Dieu, ils ont eu plus à agir par la puissance de l'Esprit qu'à s'instruire par des lumières. Aussi c'est par des œuvres et des prodiges qu'ils ont fait connaître le Royaume de Dieu encore plus que par des instructions; mais les mystères dont les Evangiles sont remplis, Dieu ne s'était pas plu, comme vous le dîtes, à les tenir cachés. Il avait bien voulu pouvoir les déveopper, car il disait à ses Apôtres qu'ils n'étaient pas encore en état de les porter et il avait si peu envie de leur rien cacher qu'il leur promet l'Esprit qui leur apprendra toutes choses, comme je viens de vous le dire. Vous voyez par là quelle est la diversité des élus de Dieu. On peut les mettre en parallèle quant à la source qui les envoye. Mais si l'on voulait les mettre en parallèle quant à leur mission, on ne pourrait y réussir, parce que sous ce rapport ils sont tous différents les uns des autres, toutes leurs diverses missions se soutiennent respectivement, sans que cependant elles soient semblables.

Vous trouverez peut-être quelques coups de jour sur ce point dans un ouvrage que je viens de publier tout-à-l'heure et dont il faut que je vous parle. Il est intitulé *De l'Esprit des choses ;* il forme deux volumes in-8° composant en tout 675 pages de petit caractère. Ce ne sont pour ainsi dire que des esquisses parce qu'il embrasse l'universalité des choses tant physiques scientifiques que spirituelles et divines et qu'il m'eut été impossible d'approfondir chaque sujet dans un si petit espace. D'ailleurs ce n'est qu'une introduction préparatoire aux ouvrages de J. Bœhme, si les circonstances me permettent de publier ce que j'en ai traduit et après une pareille lumière je ne me serais pas avisé de marcher sur ses brisées et ce sera lui qui éclairera ce que je ne fais qu'indiquer. Enfin ce n'est qu'une espèce de moisson que j'ai faite parmi les nombreux matériaux dont mes portefeuilles sont pleins, ayant eu usage d'écrire tout ce qui m'est venu jusqu'à présent dans l'intelligence. Mais comme j'ai toujours écrit sans me proposer de faire un ouvrage et seulement par sujets détachés, il m'a fallu lier de

mon mieux ces diverses pièces et c'est à quoi j'ai passé mon hiver, indépendamment de mes occupations ordinaires. Si vous croyez pouvoir contribuer à répandre cet ouvrage que je crois utile, surtout pour ceux qui ont des préventions contre l'Ecriture sainte, vous n'avez qu'à témoigner vos intentions à quelqu'un que vous avez déjà vu à Berne et qui me remplacera pendant un petit voyage que je ferai peut-être incessamment. Voici son nom et son adresse : au citoyen Maubach, premier commis du contrôle de la Marine au Trésor public, rue de la Loi, 277, près de la rue des Filles Saint-Thomas à Paris. Il sera chargé pendant mon absence de vous faire les envois que vous lui demanderez, soit pour vos connaissances, soit pour les libraires. L'ouvrage se vend en France 7 £ 10 et en fait de remise aux libraires de 20 à Paris et de 30 hors de Paris et chez l'étranger.

Si le paquet de deux exemplaires de *Weg zu Christ* n'était pas encore parti, vous pourrez également le faire remettre à l'adresse ci-dessus ; enfin vous aurez aussi la complaisance d'adresser au citoyen Maubach ce que vous auriez à m'écrire d'ici à ce que je sois chez moi, d'où alors je vous enverrai mon adresse car il se pourrait que je ne fusse pas encore parti lorsque vous lui écrirez mais, dans l'incertitude, je prends mes précautions de manière à faire face à tout parce que si j'étais parti il m'enverrait vos lettres.

Quant aux éditions de Bœhme dont vous ne voulez pas vous défaire, je n'insiste plus, parce que ce n'est pas pour moi que je vous les demandais ; et d'ailleurs quand c'eût été pour moi, je n'insisterais pas davantage, sachant vos intentions. J'attendrais paisiblement aussi le moment favorable où je pourrai jouir de Gichtel et d'Ueberfeld. Pour votre jeune homme, je serai fort aise qu'il apprenne le français, puisque ce sera un moyen de rapprochement entre lui et moi. Il est inutile que vous m'envoyez sa petite lettre dont vous m'avez déjà donné le contenu. Son état de cordonier n'est pas pour moi au-dessous de celui d'un prince ni celui d'un prince au-dessus de celui de cordonnier. Ce ne sont que les états que les hommes n'ont point faits, que je compte. Or ces états-là, il n'y a que l'Esprit-Saint qui les fasse. Permettez que je consacre l'autre page à votre chère moitié ; tout étant commun entre vous, elle voudra bien excuser cette licence.

Vous me faites trop de grâces et trop d'honneur de me combler de tant d'amitiés et tant de choses flatteuses, moi qui ai si peu fait pour les mériter. Vous n'aimez pas la louange, ainsi que vous me le dites ; il me faut cet ordre-là pour m'arrêter. Je ne les aime pas non plus, mais j'aime bien qu'on s'aime. Aimons-nous donc, ma chère sœur en Jésus-Christ, puisque vous m'en donnez la permission. Mais ne nous louons pas, et mettons tous nos soins et tous nos efforts à louer Celui qui seul est digne de toute louange et que vous connaissez ; ainsi soit-il !

Mettez-vous à l'aise avec moi, Madame et chère sœur, si je puis vous être bon à quelque chose. Faites-moi les questions que vous me croirez en état de résoudre, et je ferai tout ce qui sera en mon

pouvoir pour que, moyennant Dieu, je puisse concourrir à votre satisfaction par mes réponses. Non seulement ce sera un plaisir pour moi, mais c'est aussi un devoir, car je vous regarde comme l'image vivante de mon ami et je croirais lui parler en vous parlant. L'amitié qui m'attachait à lui n'a pas cessé et ne cessera jamais quoiqu'il ait le bonheur d'habiter une région moins douloureuse que celle de la terre. Vous pouvez être pour moi comme un intermédiaire entre son âme et la mienne, et un moyen de liaison, le plus doux que j'eusse pu désirer pour m'unir à lui, quoique je sois encore dans ce bas monde. J'espère que mes mauvais yeux soutiendront cette agréable tâche.

S. M.

25

SAINT-MARTIN A MADAME EFFINGER

(sans date).

Je vous dois mille remerciements, Madame et chère sœur, pour la complaisance que vous avez de copier les endroits de mes lettres qui vous paraîtront les plus importants. Votre écriture est très correcte et parfaitement lisible. Continuez-moi, je vous prie, vos bons offices en ce genre et soyez sûre de ma sincère reconnaissance.

Je suis touché aussi de votre exactitude à suivre mes intentions par rapport au public à qui ces lettres seraient de toute inutilité ; mais si, parmi vos connaissances, il s'en trouve à qui cette correspondance pût profiter en quelque chose, je ne voudrais pas les en priver, et je remets à votre prudence et à celle de votre cher époux l'usage de mes griffonages que vous avez entre les mains, très persuadé que vous ne les emploierez que comme il convient.

Recevez, Madame et chère sœur, les assurances de mon respect et de mon inviolable attachement fraternel en Jésus-Christ. Cela n'empêche pas que je sois selon le monde votre très humble et très obéissant serviteur.

S.M.

26

SAINT-MARTIN A EFFINGER

Paris, le 5 thermidor 8 (24 juillet 1800).

Il faut que ma lettre se soit perdue, Monsieur. J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a près de trois mois, en réponse à l'envoi que vous m'avez fait, et qui contenait une lettre de vous, une de votre respectable épouse, et la copie qu'elle avait daigné faire de quelque partie de ma correspondance avec M. Kirchberger. Je vous remerciai sensiblement des offres que vous me faisiez de vos obligeants services pour tout ce qui peut avoir rapport aux objets que je poursuis. Mais j'y mettais pour condition que vous ne vous défassiez d'aucun des ouvrages que vous possédez, et que j'attendrais que vous eussiez rencontré des doubles. J'adressais à Madame tous les témoignages de ma sensibilité et de ma reconnaissance pour la charmante lettre qu'elle avait bien voulu m'écrire et je la priais de me continuer ses soins pour la copie des miennes à son digne père. Depuis que je vous ai adressé ce paquet, j'ai fait un voyage dans mon pays natal, et j'y ai attendu en vain de vos nouvelles. Je n'en reçois pas davantage depuis mon retour à Paris, qui a eu lieu il y a une douzaine de jours et, comme je n'ai point gardé

vos lettres, je ne peux me rappeler qu'en bref et vaguement ce qu'elles contenaient, et à quoi je répondais plus amplement dans la lettre qui, comme je vous l'ai dit, s'est probablement perdue. Mettez-moi à même, Monsieur, de réparer ce à quoi je pourrais avoir manqué par une suite de circonstances.

Je me rappelle que je vous y parlais d'un ouvrage que je venais de publier et qui est intitulé *Esprit des choses*, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de plusieurs notes écrites par moi en différents temps et sur divers sujets, comme je l'ai fait toute ma vie. Ce ne sont pas des instructions comparables à celles des grands maîtres, mais elles peuvent préparer les voies et servir comme d'introduction. Mon objet principal est de désobstruer les sentiers de la vérité, car je ne me regarde que comme le balayeur du temple. Je ne me suis point mis en mouvement pour vous envoyer cet ouvrage : 1° parce que vous n'en avez pas besoin ; 2° parce que je le vends, au lieu que les précédents je les ai presque tous donnés, et que ce sont les libraires qui en ont tiré tout le profit. Pour celui-ci, je le vends parce que j'en destine le produit à la publication de ma traduction du premier ouvrage de J. Bœhme, que vous savez être *l'Aurore*. Ne pouvant donc ni vous offrir l'*Esprit des choses*, ni vous presser de l'acheter, je me borne à vous prévenir de son existence et à vous dire que, si vous en désirez un exemplaire, vous pouvez envoyer chez moi, le matin quelque personne de votre connaissance (si vous en avez dans ce pays), et je lui remettrai cet exemplaire moyennant 10 £. Quoique je sois bien loin encore d'avoir retiré mes avances, je ne me propose pas moins de tenir parole par rapport à *l'Aurore*, et dans quelques jours, je vais livrer les premiers feuillets à l'impression. Je crois que je serai forcé de le vendre aussi, soit pour ne pas épuiser totalement mes moyens pécuniaires que la Révolution a réduits à peu de chose, soit pour me mettre en état de publier les autres traductions que j'ai faites de quelques autres ouvrages du même auteur ; mais le prix n'en est pas encore taxé. J'ajoute que je me détermine avec peine à ces expédients qui me répugnent, mais ces sortes d'ouvrages sont tellement à part des idées communes que je ne dois pas compter sur le débit ; aussi n'y a-t-il que quelques amateurs et mes amis qui puissent faire rentrer en partie mes avances. Le public doit se regarder comme nul en ce genre ; c'est ce qui fait que j'en fais tirer un très petit nombre d'exemplaires.

Adieu, Monsieur, je me recommande toujours à votre bon souvenir et à vos bonnes prières, et je prie Madame de recevoir l'assurance de mon respectueux et fraternel attachement pour la vie.

S.M.

En mon absence, on m'a loué un autre local, ayant été obligé de quitter celui que j'avais, vu que la maison venait de passer en entier à un autre maître. Mon adresse actuelle est rue Neuve du Luxembourg, n° 21 au coin de la rue St-Honoré à Paris.

Avec cette livraison se termine la publication de la Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger et avec Effinger pour les années 1799-1800.

Dans le prochain numéro, commencera la publication de l'introduction et des notes de M. Robert Amadou.

PH. ENCAUSSE.

A PROPOS DU « MINISTERE DE L'HOMME-ESPRIT »

(Article paru dans l'Initiation N°. 4 — 1960).

Nouveau venu dans ce cercle fraternel de travail et d'études, je n'aurai pas la prétention de vous présenter des commentaires sur l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin que je connais trop mal encore, pour me livrer, sur elle, à une exégèse quelconque. Mon intention est donc de me borner à vous offrir quelques réflexions générées en moi par ce premier contact approfondi avec l'enseignement du Philosophe Inconnu.

Premier point : Le titre de l'ouvrage, le dernier publié du vivant de Louis-Claude de Saint-Martin condense en quelques mots la teneur de son ultime message à ses disciples : il définit à la fois la nature et la mission de l'homme ; la seconde étant la résultante logique de la première.

Dans une forme extrêmement philosophique et dans un style très cartésien, l'enseignement apporté par le Philosophe Inconnu est marqué du sceau d'une logique implacable. C'est la réponse à Voltaire et aux Encyclopèdistes ; mais derrière ce prétexte, contemporain de l'auteur, on trouve à chaque ligne la Vérité éternelle de l'Evangile et de tous les Maîtres.

La nature de l'homme découle de son origine ; elle est divine. C'est le premier des sept grands principes hermètiques : « Le Tout est Esprit ; l'Univers est mental ». Dans les pages de Louis-Claude de Saint-Martin publiées par « L'Initiation » il nous en est donné un développement étourdissant : c'est une magistrale illustration du début de l'Evangile de Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La Lumière luit dans les Ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue ».

Si l'on se reporte à « La Genèse », sur terre, l'homme est, conjointement avec la femme, l'aboutissement de la Création Divine. C'est à eux, créés à l'image de Dieu, qu'il appartient d'assujettir tout ce qui peuple notre globe, de l'assujettir à la Vérité et à la Lumière, c'est-à-dire de prendre conscience, en eux-mêmes, de la présence du Verbe, de se laisser envahir par Lui, en lui permettant de maîtriser toutes leurs actions. Il ne suffit donc pas que l'homme sur le sentier fasse un simple et fugitf pélerinage aux sources pour acquérir la notion de la présence en lui d'une étincelle divine ; ce serait une conception trop restrictive car la présence du Verbe Divin constitue notre essence. Il n'est pas une fibre de notre être qui ne soit « Esprit » et qui, par conséquent, ne possède toutes les vertus génériques de la Création.

La Loi de Moïse enseignait aux hommes : « Vous êtes des Dieux ! », et le Christ insiste sur l'importance de cette connaissance (Jean, X, 34). Tout son enseignement, qui se met à la portée de tous les hommes, est basé sur la communion avec le Grand Principe Spirituel, Père-Mère de toute la Création : « Moi et le Père, nous sommes UN ! ». Certes, la porte est étroite, mais la voie est simple et toute tracée par tous les Maîtres qui nous ont précédés.

Le premier stade consiste donc à prendre conscience de notre *nature* spirituelle. Une telle acquisition est la clé de voûte de toute initiation. Elle n'est pas gratuite ; c'est le fruit de la connaissance : « Frappez, et

---

(1) Exposé fait au cours d'une récente réunion de l'un des Groupes Martinistes du Collège de Paris.

l'on vous ouvrira ! »..., c'est la quête du Saint-Graal, la recherche, en nous-mêmes, du sang du Christ. C'est par là seulement que le disciple devient véritablement et valablement « homme-esprit », qu'il pénètre dans ce que Louis-Claude de Saint-Martin appelle : « le fruit actuel et perpétuel de l'éternelle Unité ». La sagesse et l'amour atteignent alors une puissance de fécondité insoupçonnable du profane ; car seul le bien est vrai et « l'origine cachée (mais Divine) des choses est un témoignage parlant de leur éternelle et invisible source, et nous sentons qu'il n'y a que la mort et le mal qui commencent, mais que la vie, la perfection, le bonheur, ne pourraient être s'ils n'avaient pas toujours été ».

Il est donc clair que l'homme-esprit, baignant dans la conscience Unique, possède dès lors des devoirs vis-à-vis de ses frères. Il se change, ipso-facto, en Aîné et en guide, il doit écarter toutes les ronces sous les pas de ceux qui le suivent et qui le suivront, leur apprendre à prier et à connaître l'Esprit Universel. C'est le ministère qui commence et qui sera, désormais, sa raison d'être. L'homme-esprit conscient de sa nature ne s'appartient plus, il se doit de générer autour de lui d'autres hommes-esprits ; il appartient à son sacerdoce, que rien ne saurait mieux illustrer que ces paroles du Maître Philippe : « Ne cherchez pas le repos, cherchez la guerre. cherchez les incrédules, les méchants, les ignorants, les malades et guérissez-les en donnant de vous-mêmes, malgré toute la gêne et tout l'ennui que cela vous causera ».... Tel est, en effet, le ministère de l'homme-esprit qui se doit d'appliquer, à chaque instant de sa vie, les préceptes du Sermon sur la Montagne : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de Votre Père qui est dans les Cieux ». L'homme-esprit doit manifester avec éclat qu'il est « le sel de la terre », qu'il est « la Lumière du monde » et son ministère porte en lui sa récompense, car : « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés Fils de Dieu ! »

Maurice GAY.

Le ministère de l'Homme-Esprit

(suite) (1)

par Louis-Claude de SAINT-MARTIN

D'après cela, lorsque, depuis la chute, nous demandons l'accomplissement de la volonté divine, cette demande a un sens très profond et en même temps très naturel, puisque c'est demander que le contrat divin reprenne toute sa valeur, que tout ce qui est désir et volonté provenant de Dieu vienne à son terme; et, par cette raison, c'est demander que l'âme de l'homme refleurisse de nouveau dans son désir vrai, et dans sa volonté originelle qui la feroit participer au développement du désir et de la volonté de Dieu, de façon que nous ne pouvons demander à l'Agent suprême que sa volonté arrive, sans demander, par cette prière, que toutes les âmes des hommes soient remises dans la jouissance de leur primitif élément, et en état d'être réintégrés dans le ministère de l'Homme-Esprit.

Remarquons ici que dans les prières que Dieu a conseillées aux hommes, il ne leur dit point de lui demander des choses qui ne puissent être accordées à tous; il a soin, au contraire, de ne leur promettre que ce qui est compatible avec son universelle munificence, laquelle à son tour se rapporte toujours à leurs universels besoins, et à son universelle gloire. Lorsque nous demandons à Dieu des choses particulières, et qui ne peuvent pas être données également à tous nos semblables, comme les biens, les emplois, les dignités, nous manquons essentiellement à la loi.

Cela prouve que nous ne devons jamais rien lui demander des choses de ce monde, parce que tout y est borné et compté de manière qu'il est impossible que nous y ayons tous une part avantageuse, et que si quelqu'un se trouve pourvu d'une de ces parts avantageuses il faudra nécessairement qu'un autre en soit privé, ce qui nous feroit voir combien les propriétés sont étrangères au code primitif, et que le précepte de l'évangile sur le dénuement des biens est intimement lié aux bases exactes et fondamentales de la véritable justice.

Au contraire, cela prouve que nous devons sans cesse lui demander les choses du monde réel et infini où nous sommes nés, parce qu'il ne peut rien venir de ce monde-là sur un seul homme que la voie ne s'ouvre par là pour en faire venir autant sur tous les autres.

Dans ces mêmes prières que Dieu a recommandées aux hommes la première chose qu'on y demande ne regarde que Dieu et son règne ce n'est qu'après avoir sollicité la venue de ce règne que l'on songe à l'homme.

(1) Cf. l'INITIATION nos 2, 3, 4 (1954). - 1, 4 (1955). - 2, 3, 4 (1956). - 1 (1957). - 4 (1960).

Ce qu'on demande pour cet homme ne tient en rien aux choses terrestres, car ce pain quotidien, dont on y parle, n'est pas notre pain élémentaire, puisque chaque homme a ses bras et la terre pour la labourer, et puisqu'il nous est défendu de nous inquiéter des besoins de notre corps comme font les païens : ce pain quotidien, et qu'on doit gagner à la sueur de son front, est le pain de vie que Dieu distribue chaque jour à tous ses enfants, et qui seul peut servir à avancer l'œuvre.

Enfin, on y demande le pardon de nos fautes, et la préservation de la tentation.

Tout est esprit, tout est charité divine dans cette prière, parce qu'elle a généralement pour objet ce contrat divin au maintien duquel nous devrions contribuer tous.

Aussi quand il est dit dans l'évangile, cherchez d'abord le royaume de Dieu et la Justice, le reste vous sera donné par-dessus, on peut bien croire qu'en effet les secours temporels dont nous avons besoins ne nous manqueront pas, si nous savons établir notre demeure dans les trésors spirituels; mais cela va encore plus loin, car cela signifie aussi que nous devons chercher d'abord le royaume divin, et que le royaume spirituel nous sera donné par-dessus; c'est-à-dire, que si nous savons établir notre demeure dans Dieu, il n'y aura rien dans les lumières et les puissants dons de l'esprit qui nous soit refusé.

Voilà pourquoi ceux qui ne cherchent que dans les sciences de l'Esprit et ne vont pas directement à Dieu, prennent le chemin le plus long, et s'égarent souvent. Voilà pourquoi enfin il est dit qu'il n'y a qu'une chose de nécessaire, parce qu'elle embrasse toutes les autres. C'est en effet une loi indispensable qu'une région embrasse, domine, possède, et dispose de ce qui est après elle et dans un rang inférieur à elle. Ainsi la région divine étant au-dessus de toutes les régions, il n'est pas étonnant qu'en l'atteignant, on atteigne la suprématie sur toutes les choses. Cherchons donc Dieu, et ne cherchons que cela si nous voulons avoir tout; car c'est pour cela que nous avons pris naissance dans la source de l'éternel désir et de l'universel esprit.

Les animaux et les autres êtres de la nature ont aussi un désir, mais la volonté qui couronne ce désir leur est totalement étrangère et séparée d'eux, voilà pourquoi ils n'ont point à prier, comme l'homme, et pourquoi ils n'ont qu'à agir.

Mais ce n'est pas seulement dans la source de l'admiration, et dans la source du désir et de la volonté que l'homme a puisé son origine, c'est aussi dans la source de la lumière et par conséquent cette lumière formoit aussi pour lui une des bases du contrat divin.

C'est pour cela que l'homme est le premier terme des rapports qui se trouvent entre lui et tous les objets naturels et spirituels qui l'environnent. C'est pour cela que s'il ne sait pas se rendre compte de sa propre existence, il ne se rendra jamais compte de l'existence d'aucun autre être produit et émané.

En effet, s'il a puisé son origine dans la source réelle de l'admiration, du désir, de la volonté et de la lumière, en un mot, dans la source de la réalité il devient en qualité d'être réel, l'échelle de tous les objets et de tous les êtres qui l'approchent, et ce n'est que sur leurs différences d'avec lui qu'il peut mesurer leur existence, leurs lois, et leur action : vérité profonde et importante, dont beaucoup de gens paroissent se défier, mais qu'ils ne rejettent que par paresse, lorsqu'ils croient ne la rejeter que par modestie.

D'ailleurs, cette vérité se prouve par l'expérience journalière de ce qui se passe parmi les hommes. Car comment les hommes deviennent-ils juges et arbitres dans les sciences, dans les lois, dans l'art militaire, dans toutes leurs institutions, dans tous les arts, enfin dans tout ce qui remplit leur vie passagère? N'est-ce pas en commençant par se former, autant qu'il leur est possible, à la connoissance des principes relatifs à ces divers objets de leur jugement ou de leur intelligence? Et quand ils se sont pénétrés de ces principes, et qu'ils se les ont rendus propres et personnels, c'est alors qu'ils prennent pour base de confrontation avec tout ce qui se présente à leur examen; plus ils se sont remplis de la connoissance de ces divers principes fondamentaux, plus ils sont censés pouvoir juger avec justesse et déterminer avec précision la valeur et la nature des objets qui sont soumis à leur tribunal.

La race sainte de l'homme qui avoit été engendrée dans la source de l'admiration et dans la source du désir et de l'intelligence, avoit donc été établie dans la région de l'immensité temporelle comme un astre brillant, afin qu'elle y répandit une céleste lumière : enfin l'homme étoit cet être qui avoit été placé entre la divinité et l'ancien prévaricateur, et qui à son goût pouvoit produire dans la région de l'Esprit, les traits imposants de la foudre et des éclairs, et la sérénité des plus douces températures, couvrir de chaînes les coupables et les plonger dans les ténèbres, ou graver sur les régions paisibles les signes de l'amour et des consolations.

Car l'homme et Dieu, voilà les deux extrêmes de la chaîne des êtres. Aussi l'homme devroit-il avoir encore même ici bas la parole exécutive, mais Dieu seul, au haut de son trône, à la parole créatrice. Tout ce qui est entre ces deux êtres leur est soumis, à Dieu comme produit, à l'homme comme sujet. Aussi tout plièrait et trembleroit devant nous, si nous laissions un libre accès dans notre être à la substance divine, premièrement, la nature, parce qu'elle n'a jamais connu cette substance divine, et qu'elle ne la connoitra jamais; secondement, notre implacable ennemi, parce qu'il ne la connoit plus que par la terreur de ses invincibles puissances.

C'étoit bien pour pénétrer dans les merveilles et les ouvrages de Dieu, et pour tenir la désharmonie, que l'homme avoit reçu la naissance, mais c'étoit aussi pour demeurer toujours près de lui, et porter de là sans cesse un coup d'œil d'inpection et d'autorité sur tout le cercle des choses et y verser les richesses divines sous l'œil de la sagesse elle-même, et nous le sentons, en ce que nous ne nous trouvons réellement en repos et en mesure, que lorsque nous parvenons à ce poste sublime, quoique ce ne soit ici bas que par intervalle.

Homme, pense donc à la sainteté de ta destination, tu as la gloire d'avoir été choisi pour être en quelque sorte le siège, le sanctuaire et le ministre des bénédictions de notre Dieu, et ton cœur peut se remplir encore de ces délicieux trésors, en même temps qu'il peut les répandre dans l'âme de ses semblables, mais plus ton ministère est important, plus c'est une chose juste que tu réponds de ton administration.

Lorsque les cieux visibles envoient à la terre leurs substances d'opérations journalières pour qu'elle les amène à leur terme de production, ils sont censés lui dire : tels sont nos plans, tels sont nos désirs pour l'entretien des êtres, aussi bien que pour l'expansion des merveilles de la nature, tu nous dois un compte exact de tout ce que nous confions à ton œuvre. Qu'il n'y ait pas une seule de tes essences qui ne se

mette en activité, et qui ne concoure avec nous pour faire disparoitre la mort universelle dont l'existence des choses est dévorée.

La terre alors pour se délivrer de sa propre mort, fomente et couve les vertus que les cieux viennent de semer en elle, elle développe ses forces resserrées et comme coagulées, elles les accroît par celles qu'elle aspire dans ses élans, puis elle apporte à sa surface ce compte fidèle de tout ce qui lui a été remis, avec les incommensurables accroissements qu'elle y a joints, par les pouvoirs et le concours de ses propres facultés.

Homme-Esprit, la même loi t'est tracée pour l'administration de ton emploi dans les domaines de la vérité.

Tu es la terre de Dieu, tu es un fonctionnaire divin dans l'univers. Dieu t'envoie chaque jour, peut-être, chaque moment ou au moins chaque saison spirituelle, la tâche qu'il te destine, selon les conseils de la sagesse et selon ton âge et tes forces. Il t'envoie cette tâche, en désirant que tu ne t'épargnes point dans les soins que tu te donneras pour la remplir, et en te prévenant qu'il exigera rigoureusement sa rétribution, qui n'est rien moins que le rétablissement de l'ordre, de la paix et de la vie dans la portion de son domaine qu'il abandonne à ton travail.

Ce désir qu'il te montre et cet avertissement qu'il te donne, ne doivent point te paroître étrangers, tu n'y dois voir autre chose que la soif que Dieu même a pour la justice et pour l'annihilation du désordre, et lorsqu'il envoie ainsi son désir ou sa soif en toi, il fait plus que de t'admettre à son conseil, puisqu'il faut au contraire entrer son conseil en toi, qu'il t'insinue les vues suprêmes et douces de la sagesse, qu'il te pénètre et t'imprègne des mêmes rapports où il se trouve avec ce qui est défectueux, et qu'il te fournit lui-même de quoi travailler à en opérer la rectification, c'est-à-dire qu'il te fournit les fonds de sa propre gloire et cherche à exciter ton zèle par l'espoir qu'il te laisse d'en partager avec lui tous les fruits.

Cette œuvre est le complètement de l'œuvre de la prière, puisque c'est l'action même, pour ne pas dire la génération vive de l'ordre divin qui veut bien passer en toi. Cette œuvre est bien au-delà des opérations théurgiques, par lesquelles il arrive que l'Esprit s'attache à nous, veille sur nous, prie même pour nous, et exerce la sagesse et les vertus pour nous, sans que nous soyons ni sages ni vertueux, puisque cet esprit alors ne nous est uni qu'extérieurement, et opère souvent même ces choses à notre insu, ce qui nous entretient dans l'orgueil et dans une fausse sécurité, plus dangereuse, peut-être, que nos faiblesses et nos écarts qui nous ramènent à l'humilité.

Ici, au contraire, tout doit commencer par le centre, et nous sommes vivifiés avant que nos œuvres ne sortent de nous, de façon que nous sommes trop occupés à jouir pour que la grandeur de ces œuvres nous entraîne hors de nous-mêmes et laisse des places en nous au néans et à la vanité; et quand un homme est fait pour être vraiment serviteur de Dieu, il faut que cette manière d'être, ou ce sublime état lui paroisse si simple et si naturel, que sa pensée ne puisse pas même en concevoir un autre.

Car quel peut être le but de l'action, si ce n'est, de faire que ceux qui s'y livrent, puissent se lier à l'action universelle? Aussi c'est en agissant que nous nous unissons enfin à l'action, et que nous finissons par n'être plus que les organes de l'action constante et continue, et alors tout ce qui n'est pas cette action est comme nul pour nous, et il n'y a plus que cette action qui nous paroisse naturelle.

L'homme est un être chargé de continuer Dieu là où Dieu ne se fait plus connoitre par lui-même. Il ne continue point Dieu dans son ordre radical et divin, ou dans son imperméable origine, parce que là, Dieu ne cesse jamais de se faire connoitre par lui-même, puis, que c'est là où il opère sa secrète et éternelle génération.

Mais il la continue dans l'ordre des manifestations et émanations parce que là Dieu ne se fait connoitre que par ses images et ses représentants.

Il le continue, ou si l'on veut il le recommence comme un bourgeon ou un germe recommence un arbre, en naissance immédiatement de cet arbre et sans intermède.

Il le recommence comme un héritier recommence son devancier, ou comme un fils recommence son père; c'est-à-dire sans quoi il ne pourroit pas les représenter, avec cette différence que dans l'ordre de l'esprit, la vie reste à la source qui la transmet, parce que cette source est simple, au lieu que dans l'ordre de la matière, la vie ne reste pas dans la source qui engendre, attendu que cette source est mixte, et ne peut engendrer qu'en se divisant. Aussi dans l'ordre de la matière et particulièrement dans les végétations, le fruit qui est la vie ou le germe, et la graine qui est la mort, se trouvent-ils liés l'un avec l'autre. Dans la graine, la vie est cachée dans la mort ; dans le fruit, la mort est cachée dans la vie.

Je n'ai peint l'homme ici que relativement à son état originel. Si je le veux peindre relativement à l'usage faux et coupable qu'il a fait de ses droits, ce beau privilège qu'il avoit de recommencer Dieu, va s'évanouir, et au contraire il nous faudra dire que depuis cette funeste époque, Dieu a été obligé de recommencer l'homme, et qu'il le recommence tous les jours.

Car ce n'est pas seulement à l'instant de sa chute que Dieu a été obligé de recommencer l'homme, ou de renouveler son contrat divin avec lui, c'est encore à toutes les époques des lois de restauration qu'il nous a envoyées, et qui chacune devenant comme inutile par le peu de respect que nous portions à ses présents et par le peu de fruits que nous en tirions, avoit besoin d'être remplacée par une autre époque plus importante encore que la précédente; mais qui ne voyoit naître de notre part que de nouvelles profanations, et qui, par là nous retardoit d'autant, au lieu de nous avancer, et sollicitoit de nouveau l'amour divin de nous recommencer.

Sans cela cet univers visible dans lequel nous sommes emprisonnés, seroit depuis longtemps enseveli de nouveau dans l'abîme d'où l'amour suprême l'avoit tiré.

Du crime, l'Homme avoit passé dans les ténèbres.

Des ténèbres, la bonté suprême le fit passer dans la nature. De la nature, elle l'a fait passer sous le ministère de la prière, ou de la loi de grâce qui auroit pu tout rétablir pour lui.

Mais comme le sacerdoce humain a souillé cette voie, ou l'a rendue nulle, il fait qu'elle soit suspendue à son tour, et que l'action vive et violente la remplace, comme la prière ou la loi de grâce a remplacé la loi dont les Juifs avoient abusé et c'est dans cet esprit de sagesse et toujours bienfaisant, que l'amour suprême dirige ou laisse arriver tous ces événements lamentables, dont l'homme terrestre murmure en oubliant que ce sont ses propres crimes qui les occasionnent.

et qui bouleversent la terre, tandis qu'il étoit né pour tout pacifier et tout améliorer.

La révolution française a eu probablement pour objet de la part de la Providence, d'émonder, sinon de suspendre ce ministère de la prière, comme le ministère de la prière, lors de son origine, avoit eu pour objet de suspendre le ministère de la loi juive.

Sous ce rapport, les Français pourroient être regardés comme le peuple de la nouvelle loi, ainsi que les Hébreux étoient le peuple de la loi ancienne. Il ne faudroit pas s'étonner de cette élection, malgré nos crimes et nos brigandages. Les Juifs qui ont été choisis dans leur temps ne valoient pas mieux que les Français.

Il y a en outre un rapport de fait qui peut se remarquer, c'est que le temple de Jérusalem a été détruit et brûlé deux fois, l'une par Nabuchodonosor, l'autre, par Titus, et que les jours où ces deux événements arrivèrent étaient les mêmes que celui où le sceptre temporel de la France a été brisé, c'est-à-dire, le 10 août (voyez Flavius Joseph, guerre des Romains, liv. 6 chapitre 26, traduction d'Arnaud d'Andilly) : Lorsque Titus se fut retiré dans l'Antonia, il résolut d'attaquer le lendemain matin, dixième d'août, le temple, avec toute son armée et ainsi on étoit à la veille de ce jour fatal, auquel Dieu avoit depuis longtemps condamné ce lieu saint à être brûlé après une longue révolution d'années, comme il l'avoit été autrefois en même jour par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Cette action vive, qui, selon toute apparence, doit remplacer le ministère de la prière, n'aura encore que des triomphes partiels en comparaison du grand nombre qui ne la mettra pas à profit, vu cette propension à abuser que l'homme a manifestée depuis l'origine des choses.

Voilà pourquoi Dieu sera encore obligé de recommencer l'homme par le jugement dernier, ou la fin des temps, mais comme alors le cercle entier sera parcouru, l'œuvre sera accomplie sans retour, c'est-à-dire, sans crainte qu'il y ait alors de nouveaux écarts de la part de l'homme, et par conséquent sans que Dieu soit obligé alors de recommencer l'homme une autre fois.

Au contraire ce sera l'homme qui alors aura recouvré le droit sublime de recommencer Dieu, comme il l'eût dû dès son origine.

Voici cependant une légère différence. Dans l'origine l'homme n'étoit que sous les yeux de l'alliance, aussi pouvoit-il se conduire à son gré; lors du complément il sera dans l'alliance; ainsi il ne pourra plus choisir, parce qu'il sera emporté par le souverain et éternel courant divin.

Dans le passage terrestre duquel nous sommes tous condamnés, et dans les divers sentiers spirituels que l'homme peut parcourir pendant ce passage, nous avons tous une porte particulière par laquelle la vérité cherche à entrer en nous, et par laquelle seule elle y peut entrer. Cette porte est indépendante et distincte de la porte générale de notre origine par laquelle la vie radicale descend en nous, et nous constitue esprit puisque cette porté générale est commune à nous et à l'être pervers également.

Mais la porte qui nous est particulière a pour objet de nous faire revivifier par la fontaine de la vie, et par l'éternelle lumière de l'amour, et c'est cette porte là qui n'est point donnée à l'être pervers.

Elle est tellement désignée pour nous faire recouvrer les sources de l'amour et de la lumière, que sans elle, en vain nous passons nos jours à de vaines sciences, et peut être même à des sciences vrais et à des

combats, tant que la fontaine de la vie ne rencontre point en nous cette porte ouverte, elle attend dehors que nous l'ouvrions.

Cette porte est la seule par laquelle nous puissions obtenir notre subsistance, si nous manquons de l'ouvrir, nous restons entièrement au dépourvu; si nous l'ouvrons, elle nous procure de la nourriture en abondance, et si nous étions sages, nous ne nous livrerions à aucune œuvre que nous n'eussions acquitté notre dette journalière, c'est-à-dire, sans que nous eussions ouvert cette porte et rempli l'espèce de tâche où elle nous conduit.

Mais aussi comme cette porte est ordonnée par Dieu pour nous faire entrer dans notre ministère, quand nous sommes au nombre de ceux qui sont appelés à l'œuvre, il arrive que les tempêtes et les orages ont beau nous tourmenter pour retarder cette œuvre, la fontaine de la vie finit par rencontrer cette porte dans ceux qui sont propres à être employés, et la gloire de Dieu triomphe en eux à leur grande satisfaction.

Quoique Dieu ouvre cette porte dans ceux qui sont employés, il ne faut pas que ceux qui n'auroient pas d'emploi, s'appuient sur une prétendue impossibilité, s'il ne s'ouvroit point de porte en eux, parce qu'il y a dans tous les hommes une porte pour le désir et pour la justice, et cette porte, nous sommes tous obligés de l'ouvrir nous-mêmes, et nous le pouvons si nous sommes persévérants.

Quant à l'autre porte qui n'a rapport qu'à l'œuvre il est juste que Dieu seul la puisse ouvrir, mais aussi cette porte ne prouve rien, pour notre avancement, si l'autre reste fermée par notre indolence et notre paresse.

L'on peut chasser les démons en son nom, et cependant n'être pas connu de lui.

Quant à la raison pour laquelle les choses acquises par des voies externes ont tant de peine à nous être vraiment utiles, c'est qu'elles se combattent avec celles qui devroient entrer et sortir par notre véritable porte.

C'est comme une plante greffée dont les sucs combattent la sève de l'arbre sur lequel est posée la greffe, et ce combat dure jusqu'à ce que la sève de l'arbre sur lequel est posée la greffe, ait pris sa direction naturelle, et entraîne les nouveaux sucs dans son cours. Mais aussi quelquefois c'est la sève du sauvageon qui l'emporte.

Quelle est la véritable sève qui doit tout entraîner sans son cours? Tu ne l'ignores pas, ô toi qui aspires a être admis au rang des ouvriers du Seigneur.

Tu sais qu'elle doit animer ta propre essence, et qu'elle découle de l'éternelle génération divine.

Tu sais qu'elle ne peut circuler en toi, sans y retracer cette même éternelle génération divine.

Tu sais que les moindres rameaux de ton être peuvent être vivifiés par cette sève.

Tu sais qu'elle vivifie et régit par sa puissance toutes les régions spirituelles, ainsi que les autres, les animaux, les plantes, tous les éléments visibles et invisibles.

Tu sais que tout ce qu'elle opère sur tous ces êtres elle a le droit de l'opérer sur toi si tu ne t'y opposais pas.

Présente-toi donc au principe éternel de cette sève fécondante, et dis-lui : Suprême auteur des choses, ne laisse pas plus longtemps ton image dans l'objection et le néant. Toute la nature éprouve constam-

ment et directement les effets de ta puissante sève, et elle n'est pas un seul instant privée de ta vivifiante action.

Ne permets pas que l'homme, ton image, soit traité moins favorablement que la nature et que tous les êtres qui sont sortis de tes mains. Fais-le participer aux faveurs que tu leur distribues? Permets qu'il soit réconcilié avec ton universelle unité, et dès lors il ne pourra comme toi se mouvoir, qu'en même temps tout l'univers visible et indivisible ne se meuve avec lui, il ne marchera jamais qu'environné de nombreux agents qui le rendront participant de ta gloire et de puissance.

Homme de désir, voilà le but auquel doivent tendre tous tes efforts. Tu as en toi la porte par où cette sève doit entrer. Si tu aperçois que, soit de la part des secours spirituels humains, soit de la part des circonstances et de la destinée, toutes les portes te soient fermées, réjouis-toi, car ce sera une preuve que le Père souverain veut par là forcer tes regards à se tourner vers cette porte sacrée où il t'attend, et par laquelle il veut te donner accès aux merveilles qu'il te destine.

Or, ces merveilles n'embrassent rien moins que le cercle universel des choses qui servit de siège autrefois à ton empire, et une preuve que toutes les puissances visibles et invisibles ont été présentés à notre primitive naissance, c'est qu'elles sont sensiblement présente à notre régénération, et qu'elles en opèrent chacune une partie. Ainsi donc, si Dieu veut que tout ce qui est secret pénètre dans l'homme, quels secrets pourrons-nous ignorer? Dès que nous voudrons regarder le Dieu qui est en nous, nous verrons en lui toutes les régions.

Dieu sait sans doute notre manière d'être intérieure, et il connoit toutes les substances corrosives et infectes que nous portons et accumulons journellement en nous-mêmes, cependant il nous laisse aller, ou même il nous conduit dans des circonstances qui réalisent sensiblement cette manière d'être, et qui nous font manifester de dedans en dehors toutes ces substances nuisibles.

En laissant ainsi ces influences fausses accomplir en nous leur cercle en entier, sans doute sa gloire divine n'en paroit que plus grande, parce que ce cercle d'influences fausses à beau s'accomplir, il finit cependant par être rien, et l'élu qui a subi cette épreuve dans toute son étendue, n'en est que plus ferme et plus en garde contre l'ennemi.

C'est encore plus pour notre purification que pour sa gloire, qu'il nous laisse arriver à ces degrés douloureux et humiliants, c'est pour que l'hypocrisie cesse un jour d'avoir lieu, car elle a ici bas un règne universel.

Si l'homme étoit attentif à ses voies, il pourroit parvenir à produire le même effet, ou à sortir de lui d'une autre manière, ce seroit lorsqu'il se sentiroit poussé au faux, de tâcher de ne pas oublier que le vrai ne cesse pas pour cela d'exister; ce seroit de dire à Dieu dans le fond de mon être, qu,il y a encore quelque chose à faire pour l'amélioration de la nature et de l'âme humaine, et pour l'avancement de l'œuvre divine, de la souveraine sagesse. Ce seroit de lui représenter combien cette œuvre est urgente, de lui demander de l'y employer et de ne pas le laisser oisif ni abandonné à aucune autre œuvre, que la tâche en question ne fût remplie.

Il est sûr que l'homme se préserveroit grandement par là. Mais cette salutaire précaution ne peut être pour lui que le fruit d'un long travail et d'une grande habitude, ce ne peut être pour ainsi dire que la récompense de la sagesse. Il faudroit auparavant qu'il eut chassé

de lui tout le mal et toute la difformité; car tant qu'il en reste le moindre vestige, l'hypocrisie est à côté et toujours prête à couvrir cette difformité voilà pourquoi, pour se préserver de toute hypocrisie, il n'a qu'un seul moyen, c'est de se préserver de toute iniquité.

Au contraire, en se préservant de toute iniquité, l'homme met son huile sainte à même de se développer. Or, quand l'huile sainte qui est en nous se développe, elle s'approche du feu, et en s'approchant du feu, elle ne peut manquer de s'enflammer. Dès lors toutes nos voies sont éclairées, et l'hypocrisie n'a plus de place.

Malheureusement il n'est que trop vrai que l'homme peut, par des actes mal dirigés, et en s'ouvrant à de fausses contemplations, allumer en lui un feu qui soit à la fois préjudiciable et à lui-même et à toutes les régions où il doit exercer son ministère, car toute est puissance, et c'est la force respective de ces diverses puissances qui fait le danger, la souffrance et l'épouvantable résistance de tous les êtres qui se combattent ici bas.

D'abord, dès que nous cessons de vivre de notre véritable vie, c'est-à-dire, dès que nous négligeons de nous reposer sur la base fondamentale de notre contrat primitif, nous éprouvons aussitôt l'existence d'une espèce d'enfer passif, que nous pourrions appeler cependant un enfer divin, puisqu'il est pour nous comme l'opposition de la vie réelle, contre l'inertie ou la nullité dans laquelle nous descendons par notre indolence.

Mais si nous allons plus loin, et qu'au lieu de nous reposer sur la base fondamentale de notre contrat primitif, nous nous unissions à des bases désordonnées et vicieuses, nous atteignons bientôt un enfer plus actif, qui a deux degrés. L'un dans lequel il faut ranger toutes les passions qui nous lient plus ou moins au service de notre ennemi, l'autre qui est la mesure et la situation du démon lui-même, ainsi que de ceux qui s'identifient avec lui.

Le premier degré de cet enfer actif embrasse, pour ainsi dire, toute la famille humaine, et sous ce rapport, il n'est peut-être pas un seul homme qui ne fasse journellement le service d'un démon, et peut-être de plusieurs démons à la fois, quoique dans ce degré-là les hommes fassent ce service sans s'en douter, et à leur insu. Car ce n'est pas une médiocre adresse de la part de ce démon, que de tenir ainsi tous les hommes à son service, de les faire jouer à sa volonté tous les rôles qui lui conviennent, et cependant de savoir réellement feindre, que tout en les faisant agir à son gré, il ait l'art, en se tenant derrière la toile, de leur persuader, lui-même qu'il n'existe pas.

Cet ennemi qui est esprit, ôte même à l'homme l'idée d'une fin, en le promenant dans ses illusions, parce qu'il travaille l'homme dans l'esprit, tout en n'ayant l'air que de le travailler dans l'ordre des choses passagères, et parce que l'homme qui est esprit porte naturellement la couleur de son existence illimitée sur tout ce qu'il éprouve, et sur tout ce qu'il approche.

Voilà pourquoi cet ennemi, dont il fait aveuglément le service, le conduit jusqu'au tombeau avec des projets et des passions qui lui semblent ne devoir jamais trouver de terme, voilà pourquoi il le trompe ainsi dans son être réel et dans son être passager, voilà pourquoi enfin l'éternelle sagesse avec laquelle nous aurions dû toujours habiter, est obligée de se retirer si loin du séjour infect de l'homme.

Comment, en effet, cette sagesse pourroit-elle habiter parmi eux? Elle voit comment ils se conduisent en faisant aveuglément le service

d'un maître qu'ils ne connoissent pas, et auquel ils ne croient pas. Elle voit que dans cet aveuglement où ils sont, ils se jugent, ils se corrompent, ils se volent, ils se battent, ils se tuent. Tous ces mouvements turbulents la remplissent d'épouvante, elle qui n'est préposée que pour veiller et habiter avec l'harmonie, l'ordre et la paix.

Dans le second degré de l'enfer actif, les hommes font aussi le service du démon, mais ils ne le font pas à leur insu comme dans le degré précédent, aussi ne sont-ils pas dans le doute et l'ignorance de son existence, et ils participent sciemment et activement à ses iniquités. Heureusement que cette classe de prévariteurs est la moins nombreuse, sans quoi l'univers auroit succombé depuis longtemps sous le poids des abominations de son ennemi.

L'enfer divin ou l'enfer passif est composé de toutes les régions douloureuses, excepté de celles de l'iniquité. Voilà pourquoi toutes les angoisses s'y succèdent comme les vagues de l'eau. Mais là, en même temps, une vague assoupit l'autre, pour qu'aucune n'ait l'universelle domination. C'est ce qui fait que l'espérance même paroit encore de temps en temps dans cet enfer.

Dans le premier degré de l'enfer actif, il n'y a d'abord spirituellement ni angoisse, ni espérance, il n'y a qu'illusion, mais l'abîme est sous cette illusion, et bientôt, il la trouble en lui faisant sentir les pointes aiguës de ses traits amers.

Dans le second degré de cet enfer actif, il n'y a ni espérance, ni illusion, il n'y a qu'iniquité, et l'unité du mal s'y trouve sans interruption.

Quoique le séjour dans les voies pénibles de l'enfer divin soit si douloureux, c'est néanmoins une attention de la sagesse divine d'y laisser un peu séjourner ceux des hommes qui s'y précipitent. Si elles les y retenoit moins longtemps, ils ignoreroient ou ils oublieraient bientôt que ce sont aussi là des puissances divines. Oui, cet enfer là devient une des sources de notre salut, en nous apprenant à trembler devant la puissance de Dieu, et à nous réjouir d'autant plus quand nous venons à la comparer avec son amour.

La sagesse suprême permet aussi que rien de ce qui concerne cet enfer, et même de ce qui concerne les deux degrés de l'enfer actif, ne soit caché à l'homme de désir, puisqu'il doit s'instruire dans toutes les branches qui appartiennent à son ministère. C'est à lui ensuite à venir au secours des autres hommes, et même de ceux, qui, quoique vivants encore, ne seroient plongés et comme naturalisés d'avance avec cet abîme ou cet enfer actif.

Car l'existence de ces associés ambulants du démon est aussi au nombre de ces épouvantables horreurs que l'ouvrier du Seigneur doit connaître, puisqu'il doit les combattre, et c'est là la plus douloureuse partie de son ministère. Mais pour que le prophète soit installé, ne faut-il pas qu'il avale, comme Ezéchiel le livre écrit en dedans et jusques sur la couverture, c'est-à-dire tout rempli, et débordant même de lamentations? Oui, Dieu laisse même éprouver les prophètes par le pervers, afin qu'ils s'attendrissent sur le sort de leurs frères en captivité, et qu'ils redoublent d'ardeur pour la promulgation de la loi?

Ainsi, pour que l'ouvrier du Seigneur remplisse sa destination qui l'appelle à être utile spirituellement à ses semblables, il faut à plus forte raison qu'il se préserve sans cesse du danger de descendre dans l'enfer actif, mais il faut, en outre, qu'il travaille à sortir de l'enfer

passif ou de l'enfer divin, s'il avoit eu la négligence d'en approcher, parce que tant qu'il y séjourneroit, il ne pouroit être employé en rien à l'avancement de l'œuvre.

Ce n'est qu'à mesure qu'il se *délivre de cet enfer passif* que les trésors du contrat divin pénètrent en lui, et sortent de lui pour aller vivifier les autres hommes soit vivants soit morts. C'est par là que l'homme devient non seulement l'organe, mais encore en quelque sorte l'objet de l'admiration en manifestant ces inépuisables merveilles dont son cœur peut se remplir et se gonfler, qui peuvent en effet sortir de lui, et qui nous sont représentés par ces brillants prodiges que la lumière nous fait découvrir à mesure qu'elle s'élance hors de sa source de feu.

Toutefois, que cet homme ait assez de courage et de persévérance pour ne se pas concentrer dans une simple élection de purification, mais qu'il aspire jusqu'à obtenir une élection de vocation et d'instruction, afin que delà il parvienne à une élection d'intention et de volonté, laquelle élection d'intention ne doit pas encore être le dernier terme de l'homme; puisque l'homme n'est encore rien, s'il n'est entraîné dans une élection *d'action et d'opération*; et enfin, puisque cette élection d'action et d'opération elle-même ne doit pour ainsi dire se compter que lorsqu'elle est devenue continue comme le **toujours**.

Car le **toujours** est la dénomination la plus propre à caractériser celui qui est, attendu qu'elle le peint dans l'imperturbable activité de son action, au lieu que le titre de celui qui est, le peint dans son existence.

Or, son existence est plus loin de nous que son action, et c'est son action qui lui sert d'intermède. *Aussi nous ne sommes rien, et nous* tombons dans l'anéantissement, si le mouvement divin et l'action divine ne sont pas constants et universels en nous.

Ne voyons-nous pas que notre sang dissout, purifie, et subtilise continuellement tous les aliments, toutes les matières grossières dont nous l'accablons? Sans cela, leur poids et leur corruption termineroient bientôt notre vie? Ne voyons-nous pas que si la nature n'avoit en elle une base vive, et qui remplit à son égard la fonction de notre sang, elle auroit succombé depuis longtemps à la contraction des forces corrosives qui la contrarient et qui l'infectent?

Ainsi, dans l'ordre de notre région spirituelle, il faut qu'il y ait un foyer actif et vivificateur, qui décompose et rectifie sans cesse toutes les substances fausses et vénéneuses dont nous nous remplissons journellement, soit par nous même, soit par notre fréquentation avec nos semblables. Sans cela, nous serions tous depuis longtemps dans la mort complète spirituelle.

C'est à ce principe universel de la vie réelle et éternelle de l'homme, qui renouvelle sans en nous le contrat divin, c'est là celui qui ne nous laisse jamais orphelins, quand nous acceptons ses présents, mais c'est là aussi cette puissance vivifiante que nous méconnoissons à tous les instants, quoiqu'elle fasse sans cesse une société intime avec nous. Et elle pourroit dire d'elle-même à notre égard ce qui est dit dans saint Jean (13:18). *Celui qui mange du pain avec moi, lève le pied* contre moi.

Ainsi donc notre jonction avec cette action vivante et vivifiante est un besoin radical de notre être, mais en outre, cette même action vivante et vivifiante est encore la seule qui puisse satisfaire ce même besoin dont elle nous presse. Elle est aussi celle qui contribue le plus

amplement à nos véritables puissances, en nous mettant dans le cas de faire naître autour de nous comme autant de sagesses qui nous réfléchissent les fruits de nos œuvres, et nous donnent, comme le fait l'éternelle sagesse envers Dieu, la joie de voir qu'elles sont bonnes.

Car tous les êtres spirituels et divins même ont besoin de ces sagesses qui servent de miroir à leur propre esprit, comme ils en servent à l'esprit de la Divinité, et il n'y a que la classe animale et matérielle qui n'a pas besoin de ces miroirs, puisqu'elle n'a point d'œuvre de sagesse à produire.

Or, les pouvoirs de l'action divine et vivante en nous ne s'étendent à rien moins qu'à nous faire ouvrir le centre intime de l'âme de tous nos frères passés, présents, et à venir, pour signer tous ensemble le contrat divin, enfin qu'à nous faire ouvrir le centre intérieur de tous les trésors spirituels et naturels répandus dans toutes les régions, et qu'à nous rendre, comme elle, pour ainsi dire l'action des choses. Voilà pourquoi, il y a tant d'hommes sans intelligence dans ce monde; car il n'y en a point qui travaillent à devenir réellement l'action des choses non est usque ad un um qui faciat bonum.

C'est par l'irruption de l'esprit en nous, et par l'élan de notre propre esprit, que nous pouvons parvenir à devenir l'action des choses, parce que c'est par cet élan que nous dégageons chaque principe de ses enveloppes, et que nous lui faisons manifester ses propriétés, élan qui opère en nous ce que le soufre opère dans les animaux, ou ce que l'air opère dans la nature.

(A suivre) Louis-Claude de SAINT-MARTIN.



VIENT DE PARAITRE...

« *La Tour Saint-Jacques* », *numéro spécial sur l'illuminisme au siècle des Lumières.*

Tous les lecteurs de la revue doivent se procurer cet important numéro spécial, qui contient la matière d'une vraiment prodigieuse bibliothèque spécialisée — étayée, au surcroît, de précieux documents inédits. On y trouvera, par les plus grands spécialistes français, des études toujours très inédites, et, néanmoins, plus passionnantes que des romans mettant à jour les multiples aspects étranges, ésotériques, très significatifs d'un siècle prodigieux, qui fut loin d'être l'ère « rationaliste » que le public persiste encore si volontiers à y voir.

Serge HUTIN.

Un miracle maçonnique au XVIIIe siècle (1)

L'AGENT INCONNU DES INITIES DE LYON

Notre collaboratrice Alice Joly va publier aux éditions Denoël, sous le titre « De l'agent inconnu au philosophe inconnu », un ouvrage dont nous publions ici un court extrait.

Dans le sixième des douze tomes de son *Tableau de Paris*, Sébastien Mercier écrivait, à propos de ceux qu'il appelait les « Martinistes » : « La base du système est que l'homme est un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en soi peut encore ramener dans un état de grandeur, de force et de lumière. Un monde invisible, un monde d'esprits nous environne ; l'homme pourrait communiquer avec eux et étendre par ce commerce la sphère de ses connaissances, si sa méchanceté et ses vices ne lui avait pas fait perdre cet important secret. L'homme a perdu le séjour de la gloire, et il n'y rentrera que quand il aura su connaître ce centre fécond où gît la vérité qui est une et immuable. »

Quelles que soient les confusions et les erreurs que ce peintre du 18e siècle à son déclin introduisit dans l'esquisse des sociétés secrètes qui suivaient les enseignements de Martinès de Pasqually — la plus grave étant d'avoir ignoré le maître et fondateur de la secte au bénéfice du disciple Claude de Saint-Martin — ce résumé de leur foi semble une bonne introduction pour tout profane qui s'aventure à travers les secrets et les mystères de ces francs-maçons mystiques. Il rappelle opportunément en quelle atmosphère miraculeuse et moralisatrice, les vertus étant cause de prodiges et réciproquement, ceux que l'on peut nommer les Martinistes lyonnais, c'est-à-dire le petit groupe que formaient Jean-Baptiste Willermoz et ses disciples, vécurent un épisode exaltant où il leur fut permis de croire qu'ils communiquaient avec l'invisible et, par le truchement d'un agent inconnu autant que merveilleux, qu'ils avaient su atteindre ce « centre fécond où gît la vérité ».

L'épisode, à vrai dire, n'était pas ignoré du petit nombre de spécialistes qui s'intéressent à l'histoire de l'occultisme au 18e siècle. J'ai moi-même, jadis, étudiant Jean-Baptiste Willermoz, consacré de nombreuses pages à tenter d'en éclaircir le déroulement. Toutefois, tant de zones d'ombre y subsistaient qu'il était fort tentant d'y revenir encore. D'autant que les récentes acquisitions de la Bibliothèque de Lyon, complétant son importante collection des papiers de Willermoz, permettaient de reprendre la question, en pleine lumière. J'ai scrupule, ici, de forcer un peu les mots, mue par l'enthousiasme du chercheur comblé de renseignements nouveaux, de documents inédits. C'est un fait que, quoi qu'on sache, il demeure toujours quelque mystère en tous les comportements humains, surtout s'ils appartiennent au domaine de la mystique et du miracle.

Celui de l'Agent inconnu se manifesta à Jean-Baptiste Willermoz,

---

(1) Extrait de « *Résonnances* » du 15 mai 1961, n° 96 à Lyon (Ph. E.).

au soir du mardi 5 avril 1785, avec tous les caractères de la plus indiscutable authenticité. Ce soir-là, un messager, qu'il n'a pas nommé, vint lui remettre, sous le sceau du secret, un paquet de onze cahiers extrêmement étranges que ses explications et ses confidences rendaient plus étranges encore.

Le visiteur nocturne était Alexandre de Monspey, gentilhomme beaujolais, commandeur de l'ordre de Malte, qui était l'un des plus distingués parmi les Frères de la loge La Bienfaisance. Ainsi Willermoz put-il apprendre que l'une des sœurs du commandeur, Marie-Louise de Monspey, dite Mme de Vallière, Chanoinesse du chapitre de Remiremont et respectable quinquagénaire, qui vivait auprès de lui dans le château familial, se trouvait, depuis plusieurs mois, l'objet de phénomènes merveilleux. Des esprits purs communiquaient avec elle. Bien mieux, ils se servaient d'elle comme d'un intermédiaire, ou plutôt d'un secrétaire, puisqu'ils s'emparaient de sa main pour lui faire tracer des écrits dont elle ne prenait connaissance que lorsqu'elle pouvait s'arrêter et se retirer.

Justement stupéfaite de ce qu'elle avait écrit en ces conditions, il lui était tout de même apparu que ces textes formaient la substance d'un message qui ne lui était pas destiné mais qui s'adressait au maître de l'ordre maçonnique des Chevalliers Bienfaisants de la Cité Sainte, auquel appartenait son frère. Elle avait donc eu recours à lui pour l'aider à remplir le rôle d'intermédiaire, d'agent, à quoi la contraignaient les surnaturelles puissances. Le message était d'importance, car il ne s'agissait de rien moins que de faire savoir au fondateur de la Bienfaisance de Lyon que sa loge était destinée à devenir un centre de grâces et de lumières, la «loge élue et chérie » d'où partirait un nouvel évangile, propre à révolutionner toute la chrétienté. Deux seules conditions étaient posées : d'abord que le secret de l'Agent fût rigoureusement gardé, ensuite que Willermoz acceptât volontairement de répondre à l'appel divin.

J'avais cru d'abord qu'à lui seul avait été réservée la primeur de cette confidence, que seul il avait bénéficié de la confiance divine. Ce n'était pas exact. Deux autres Frères de la Bienfaisance partagèrent avec lui ce privilège, écoutèrent les récits du commandeur de Monspey et prirent connaissance des étranges documents soumis à leur décision. On aimerait savoir quels y furent. Mais dans l'imbroglio des secrets qui devaient préserver le secret majeur, c'est-à-dire l'incognito de Mme de Vallière, il avait été prescrit que deux des trois arbitres demeuraient, eux aussi, des témoins inconnus et que Willermoz, seul, pourrait révéler la connaissance qu'il avait reçue du prodige.

Quoi qu'il en soit, à ce trio de Lyonnais était réservé le redoutable honneur d'accepter ou non l'appel céleste. « Vous êtes opposés à l'ennemi par un choix d'élection, écrivait l'Agent, ne rejetez pas la voix de l'Esprit pur qui se sert d'une main corruptible ». La question est de savoir si Willermoz et les deux autres étaient libres de demeurer sourds à d telles objurgations et de prendre leur décision en toute objectivité. A cette question, Willermoz a répondu : « quoique ce prodige pût nous paraître incroyable, pouvions-nous en douter, nous qui croyons à la toute puissance de Dieu et à son infinie gbonté qui éclate dans les plus grands besoins ? ».

Lorsqu'il eut l'occasion d'analyser les raisons de sa confiance, Willermoz n'a jamais fait état du milieu aristocratique dans lequel s'était manifesté le prodige. Sans doute n'ignorait-il pas que l'Esprit

souffle où il veut. Il n'en demeure pas moins que le fait de s'être produit, au moyen d'auxilliaires aussi distingués, dans l'une des premières familles du Beaujolais, donnait, aux yeux d'un roturier appartenant à la bourgeoisie commerçante, un prix tout spécial à cette manifestation miraculeuse. Il connaissait fort peu Mme de Vallière, ne l'ayant rencontrée que deux fois avant la démarche du 5 avril. Mais il savait que cette noble demoiselle menait une vie pieuse, discrète et tout à fait effacée. Elle ne réclamait que le silence au sujet du rôle extraordinaire qu'elle assumait, et ne faisait état que de son ignorance, de sa complète irresponsabilité et de sa soumission absolue aux vues de la Providence. Cette humilité la mettait à l'abri de tout soupçon. Son frère était pour elle le meilleur des répondants. Le commandeur comptait, en effet, parmi les adeptes les mieux doués et les plus zélés des loges willermoziennes. Il avait de tels états de service que ceux auxquelles il délivra son message purent penser qu'en choisissant la sœur, le Ciel entendait sans doute récompenser aussi les mérites du frère.

Le trio étant bien persuadé que, de la part des Monspey, aucune supercherie n'était à craindre,, s'appliqua à étudier les particularités du miracle soumis à sa sagesse, tout cet ensemble de faits dénommés « la forme et le mode de l'action ».

Lorsque j'eus à traiter cette question pour la première fois, ne disposant d'aucun renseignement ni sur cette « forme », ni sur ce « mode », j'avais fait, à l'aventure, quelques suppositions qui ne soulignaient que mon ignorance. Il est possible aujourd'hui, d'aporter des documents plus précis et, en premier lieu, le témoignage de la principale intéressée. Mme de Vallière a ainsi décrit la première manifestation de ce qui constitue soit miracle : « Où ai-je appris à écrire ? Dans le silence d'une retraite, accablée d'une longue maladie et ne considérant qu'un dépérissement prochain. J'ai cru à la batterie qui me surprit et effraya ma raison. Seule et en présence du Tout-Puissant, j'ai invoqué mon ange gardien et la batterie m'a répondu. Voilà le commencement ».

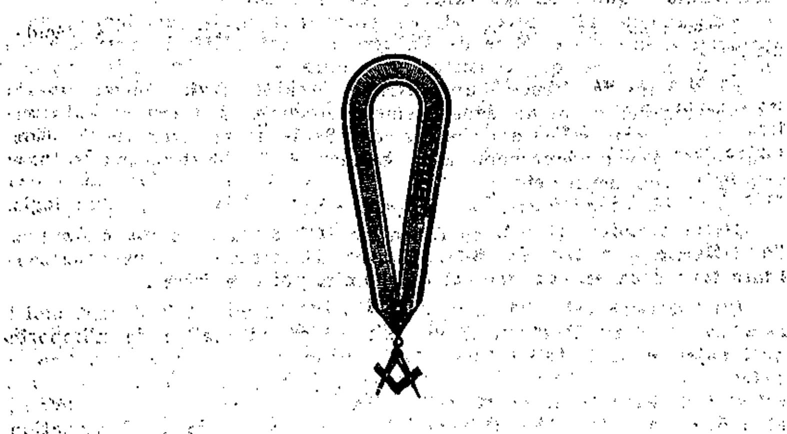
Jean-Baptiste Willermoz confirme et complète ce témoignage. « Notre initiation, écrit-il en décembre 1785 à l'un des initiés, Bernard de Turckheim, n'est provenue d'aucune des trois voies que vous avez établies. Celui qui l'a donnée n'est ni un être inspiré intérieurement, ni un crisiaque privilégié, ni un être versé dans les initiations anciennes. Une puissance invisible, qui ne se manifeste à lui que par diverses batteries réglées qu'il reçoit sur diverses parties de son corps, mène la main, comme vous la mèneriez à un enfant de trois ans, pour lui faire tracer ce que vous voudriez qu'il traçât... Les puissances célestes supérieures ou secondaires qui dirigent l'Agent lui manifestent leur présence par divers coup analogues à leurs classes ; elles répondent à ses demandes par des batteries sensibles et même apparentes frappées sur son propre corps. »

Est-il besoin d'autres citations ? Ces renseignements peuvent-ils encore laisser quelques doute sur « la forme et le mode de l'action » à laquelle collabora Mme de Vallière ? Tout ce que nous en savons permet de comprendre tout ce qu'il y avait d'insolite et de merveilleux en cette affaire.

Le moyen qu'employait l'immatérielle puissance pour s'adresser à la chanoinesse était bien fait pour complaire à Willermoz et à ses deux confrères, francs-maçons convaincus autant que chevronnés. Ma-

rie-Louise de Monspey dénommait « batterie » les sensations kinesthésiques par lesquelles s'annonçait l'Esprit qui allait emprunter sa main. C'est-à-dire qu'employant ce terme technique, elle les assimilait à un usage particulier des francs-maçons, à ces cadences de coups frappés à la porte de la loge pour demander l'entrée, ou par le maillet du vénérable pour annoncer l'ouverture ou la fermeture des travaux. Les Coens avaient encore raffiné sur le sens de cet usage. Pour eux, « la batterie par 6 faisait allusion aux 6 pensées du Créateur, par 5 à la prévarication de l'homme, par 4 à sa réconciliation ». On conçoit qu'utilisant ce symbolisme, les esprits frappeurs pouvaient expliquer bien des choses à Mme de Vallière et d'abord leurs grades dans la hiérarchie céleste. En tout cas, supérieurs ou secondaires, ils paraissaient tous au fait du cérémonial maçonnique et soucieux de s'y conformer. Une telle condescendance, si hautement significative, ne pouvait échapper à des francs-maçons aussi instruits que l'étaient les trois « témoins » du miracle. Ils l'interprétèrent comme une ratification divine de leurs activités secrètes et leur stupéfaction se nuança de gratitude éperdue.

Alice JOLY.



Hommage à un vieil ami Martiniste

Cher vieil ami, quelle voix secrète, mystérieux appel du destin, me conduisit vers vous en ce début de l'année 1958 ?

Je ne devais faire, dans la longue suite de vos ans, qu'une courte apparition, mais combien ces deux années passées en votre compagnie furent fructueuses, pour moi, par l'enrichissement que je retirai de notre conversation, et aussi pour vous, j'ai la témérité de le croire, par l'adoucissement que pouvait apporter à vos peines, la présence assidue d'un ami sincère de dernière heure, qui mit tout son cœur à vous aider fraternellement à supporter les dernières années si douloureuses de votre vie d'épreuves.

Que la pensée affectueuse et émue de cet ami vous suive, sur le plan lumineux où vous êtes à présent, comme le lien subtil qui unit les vivants à ceux qui « ont existé, qui ne sont plus, et qui existent derechef », invisibles mais toujours présents.

Je fis la connaissance d'Albert Mathieu (le père Mathieu), en janvier 1958, à la suite d'un article paru dans un journal local.

Un journaliste avait été interviewer celui qu'il nommait « le Mage de Besançon ». On lisait, entre autre, que ce vieillard de 85 ans, cloué sur sa couche par des rhumatismes, avait connu, vers la fin du siècle dernier, les Grands Maîtres de l'occultisme.

Pressentant qu'il pouvait s'agir d'un frère Martiniste, je décidai d'aller le voir.

Je trouvai un vieillard presque impotent qui, lorsqu'il eut appris les circonstances de ma visite, se mit à déplorer la publicité faite autour de lui qui, disait-il, troublait sa tranquillité. Il me reçut néanmoins très courtoisement et m'invita à m'assoir sur la chaise boiteuse qui, avec son vieux fauteuil, sa petite table et son lit, formait à peu près tout le mobilier de la chambre unique qu'était ce pauvre logis.

Notre premier contact, après les préliminaires, nous vit « évoquer Saint-Martin » et, tout de suite, la glace fut rompue et nous nous sentimes tous deux en confiance et déjà amis, puisque frères.

Quel homme extraordinaire que ce vieillard qui était devant moi ! rien ne lui était inconnu, il pouvait parler en maître de n'importe quel sujet, et il le faisait avec une science, une clarté et une finesse d'élocution qui surprenait et charmait ; je lui découvrai aussi une extrême délicatesse, il ne mettait jamais son interlocuteur en défaut, ni même en difficulté ! il n'avait jamais la parole ni l'intonation blessante car la précision scientifique se doublait de la sensibilité du délicat poète et du sage philosophe qu'il était.

Privé de ses parents très jeune, et élevé par sa grand-mère, il commença une carrière scientifique puis, un jour, se trouvant ruiné par la perte de son avoir et de ses espérances, il se tourna vers la littérature qui l'attirait et pour laquelle il était doué. Il publia plu-

(1) Albert Mathieu (1873-1960), Archéologue et Préhistorien, membre de l'Académie des Sciences, Belles lettres et Arts de Besançon, membre de la Société des Poètes Français.

sieurs recueils de poèmes où l'aimable fantaisie de l'image et du rythme se mêlait à la plus profonde science de l'initié ; des nouvelles pleines de saveur et d'esprit et des articles dans diverses revues, le tout allant de pair avec des travaux tant scientifique qu'historiques. Il fit également maintes conférences tant à Paris qu'à l'Etranger.

C'est à cette époque qu'il connut Papus, Sédir, le Maître Philippe, les Maîtres de l'occultisme, et qu'il s'orienta alors définitivement dans cette évolution spirituelle qui devait devenir l'objet de toute une vie mise au service du prochain (2).

De son contact avec les Grands Maîtres, il avait gardé un souvenir ému et impérissable, racontant à ceux en qui il avait mis sa confiance, maintes anecdotes dont le souvenir était resté vivant en sa mémoire fidèle.

Il me raconta un jour un miracle sans doute peu connu, du Maître Philippe, dont il avait été témoin. Se trouvant un jour en chemin de fer avec le Maître et Sédir, par une chaleur caniculaire, ils avaient soif, et la bouteille emportée précautionneusement était vide. Le Maître Philippe, leur ayant alors demandé cette bouteille, leur avait dit « vous dites que cette bouteille est vide, mais non, regardez, elle est pleine », et les deux amis avaient alors pu voir, avec la stupéfaction que l'on devine, qu'effectivement, la bouteille s'était, à nouveau, miraculeusement remplie d'eau, ce qui leur permit d'étancher joyeusement leur soif.

Comme il était reçu dans les milieux les plus divers, il avait été amené à faire de l'expérimentation spirite ; il racontait qu'un jour, à une séance, il avait posé à une « entié » qui se manifestait par coups frappés par l'intermédiaire d'une table, la question habituelle : « confesses-tu Jésus-Christ, Verbe de Dieu venu en chair ? », et qu'aussitôt, la réaction de l'entité avait été extrêmement violente, la table et tous les objets mobiles qui se trouvaient dans la pièce avaient été projetés en tous sens, laissant le petit comité d'expérimentateurs tout pantois.

Il était réincarnationniste et prétendait avoir été son propre grand-père mort quelques années avant que lui-même vint au monde. Il basait cette conviction d'une part, sur une ressemblance parfaite des traits du visage et du caractère entre lui et le défunt (sa grand'mère le lui rappelait souvent), et d'autre part, sur le fait qu'étant enfant, il avait donné à cette même grand'mère, des précisions étonnantes sur un système secret d'ouverture de la porte d'un petit pavillon chinois qui avait existé jadis dans leur jardin ; système connu seulement à l'époque, par les grands-parents.

Il était très intuitif et possédait un don réel de voyance par dédoublement qu'il mettait souvent en pratique pour retrouver avec succès des personnes ou des objets perdus. Il lisait parfois les pensées de ses interlocuteurs. Une excellente et brave religieuse qui prit un soin tout particulier de lui pendant toute sa vieillesse, et surtout pendant les dernières années extrêmement pénibles de sa vie, me disait l'étonnement un peu terrifié qu'elle avait éprouvé un jour où, marchant à son côté, il avait répondu avec un sourire amusé à une question qu'elle se posait mentalement à son sujet depuis un moment et qu'elle voulait bien se garder de posr à haute voix. C'est également à la même bonne sœur que plus tard, il donnait tous les matins des nouvelles

(2) Il fut surtout un disciple du Maître Philippe, de Lyon (Philippe Encausse).

de la santé d'un de ses parents malade qui habitait très loin d'elle, lui donnant tous les détails de la marche journalière de la maladie.

Il était la providence d'une multitude de gens de toutes les classes sociales qui montaient souvent l'escalier menant à sa pauvre chambre, pour lui demander aide ou conseil. Combien sont ainsi montés chez lui, l'angoisse au cœur, et en sont redescendus rassénérés ou soulagés quelques instants plus tard. Il prodiguait ses conseils et mettait son savoir et son intuition, sans réticence, à la disposition de tous, riches et pauvres, mettant en pratique la parole du Christ : « donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement ». Mais, il avait quelquefois fort à faire pour rester calme en présence de gens qui le dérangeaient pour lui poser des questions plus ou moins saugrenues, telle celle que lui posa, un jour, une dame très grave, en déballant devant lui un petit paquet qui contenait une chaussette masculine : « Pouvez-vous me dire si le possesseur de cet objet trompe sa femme ? »

Parfois aussi, c'était un étudiant qui venait quémander au savant une explication, une lumière, et qui s'en allait toujours parfaitement renseigné.

Il lui était arrivé de guérir à distance, après une nuit de prière, des malades dont le cas était désespéré. Le médecin traitant n'avait pu, le lendemain que constater une guérison inexpliquée. Sa méthode était calquée sur celle du Maître Philippe ; il demandait à Dieu une guérison ou une grâce, ne se considérant jamais que comme un intermédiaire. C'était le soir, et même la nuit, lorsqu'il était seul, qu'il priait pour ceux qui lui avaient demandé son secours, et si ses prières n'étaient pas toujours exaucées immédiatement comme celles du Maître Philippe, c'était, disait-il parce qu'il ne possédait pas comme lui la maîtrise totale sur les éléments.

Le Père Mathieu avait un secret ; un jour qu'il se rendait solitaire sur un haut-lieu, alors que, fatigué, il se reposait quelques instants sur un banc, le Christ lui serait apparu, se serait assis à côté de lui, lui aurait parlé, et l'aurait chargé d'une mission. Sur la nature de cette mission, personne n'a jamais rien su ; c'était là un secret qu'il n'a jamais voulu divulguer.

Il était la « coqueluche » de la haute société bisontine, était fréquemment invité chez l'un ou chez l'autre ; on aimait chez lui la haute tenue d'une conversation brillante. Il maniait aussi bien le madrigal pour les dames, que la discussion scientifique, philosophique ou historique locale avec les invités de tous rangs, et l'on n'avait aucune honte à mettre à contribution, quelquefois en aparté, ses dons particuliers.

Il avait possédé, au temps de son aisance, une bibliothèque surtout philosophique dont il ne lui restait absolument rien ; tout avait été prêté sans retour, ou donné au long de son existence, il avait toujours été prodigue, et je me rappelle sa joie d'enfant quand je lui apportais à lire un livre qu'il avait possédé, ou simplement lu jadis.

Dans les livres que je lui apportai, il se trouva, un jour, un modeste petit ouvrage de vulgarisation qui était précisément un des premiers livres qu'il eut possédé dans sa jeunesse, et que j'avais trouvé chez un bouquiniste. Il fut pris à sa vue d'une émotion si intense, qu'il embrassa ce livre, les larmes aux yeux.

Il était, hélas, déjà très handicapé par la maladie et c'était pour lui le début d'une longue dégénérescence physique ; il ne pouvait presque plus se mouvoir, ni se servir de ses mains, et souffrait beaucoup, mais il avait heureusement trouvé chez les petits, chez les humbles,

chez ceux dont le cœur recèle souvent les peus purs sentiments, un dévouement extraordinaire de tous les instants ; le destin avait voulu accorder, à cet être sans famille, en compensation de son malheur et de ses infirmités, l'aide spontanée matérielle et morale d'êtres d'élite, de ces âmes féminines sincères et dévouées qui le soignaient bénévolement tout comme elles auraient soigné un père ou un enfant. Et ceci compensait, pour lui, dans une certaine mesure, les abandons dont il était l'objet de la part de ceux qu'il avait cependant obligés jadis, et qui ne s'intéressaient plus à lui, ce dont il se plaignait assez amèrement.

Ses dernières années, et tout particulièrement les derniers mois de sa pauvre existence, furent, outre la maladie et les infirmités qui l'avaient réduit à une déchéance physique totale, altéréee également par de violentes attaques démoniaques ; tout ce que le bas astral comportait de puissances mauvaises prirent leur revanche et profitèrent de sa faiblesse pour l'assaillir, la nuit surtout. Son sommeil était peuplé de cauchemars, et sa veille de visions ; il s'entendait injurier par ces entités qui ne lui laissaient aucun repos. Ces entités mauvaises prirent manifestement quelquefois, bien que, momentanément, possession de son corps, et ce n'est que par la prière, voir l'exorcisme, qu'alors son entourage put faire rentrer les choses dans l'ordre. « Mon Dieu, quelle déchéance, cette vie ne finira donc jamais », disait-il souvent en parlant de lui-même.

Un jour, qu'alité moi-même par une mauvaise grippe, je l'avais averti que je me trouverais certainement dans l'impossibilité de lui faire ma visite hebdomadaire, il m'écrivit, d'une écriture tourmentée, une écriture de jeune écolier, en raison de la paralysie presque complète de ses mains, cette lettre qui illustrait pitoyablement son état :

« ...c'est avec peine que j'ai appris votre alitement, ménagez-vous, je vais prier pour vous de tout mon cœur en offrant mes douleurs à Dieu pour votre rétablissement. Ma vie, ma fin de vie est une lutte quotidienne contre le désespoir, et c'est la nuit surtout que j'agonise lentement, tout seul et sans secours possible. Je dois ajouter les épreuves, déceptions, « lâchages », qui viennent de tous côtés. Si je n'ai pas le bonheur de vous voir vendredi, ça ne fait rien, votre santé et votre repos avant tout, je suis content d'être tenu au courant de votre état de santé sans quoi j'aurais beaucoup d'inquiétude, je vous assure encore que je prierai pour vous, bien cher ami... je vous embrasse. »

Malgré sa déficience physique et son grand âge, il avait gardé intact ses facultés intellectuelles, et notamment une mémoire prodigieuse, récitant, par exemple, mot pour mot, tout le chapitre neuvième de l'Apocalypse selon Saint Jean. Il voyait, dans les sauterelles dont parle cette prophétie et dont « ...les thorax ressemblaient à des cuirasses de fer et... le bruit de leurs ailes était pareil au bruit des chars à plusieurs chevaux se ruant au combat... » nos avions à réaction modernes dont il entrevoyait l'action destructrice dans une guerre future qui serait la fin de ce monde.

Il étudiait du reste très particulièrement les prophéties et était partisan de la théorie des cycles cosmiques, disant que « la mathématique s'appliquait à l'histoire » ; il prévoyait en conséquence le retour de périodes cataclysmes et de malheurs pour l'humanité à des dates fixes. Il se passionnait également pour la science des nombres, ses « cahiers » étaient remplis de citations et d'extraits concernant cette science ésotérique. Sur l'aspect... disons « exotérique » des mathé-

matiques, il avait des documents multiples, et notamment un dossier sur l'astronomie théorique et pratique, science qu'il affectionnait tout particulièrement ; son cerveau, resté jeune était encore rempli de formules tant mathématiques que chimiques.

Il avait gardé une lucidité extraordinaire, je le revois, quelques jours avant sa mort, m'expliquer, les yeux clos, dans un demi rêve, d'une voix à peine perceptible, le procédé à utiliser pour déceler les traces d'or dans une terre présumée aurifère, et je vois encore son visage s'éclairer dans une sorte de béatitude en décrivant, dans la dernière phase du processus, la réaction finale faisant apparaître la présence de l'or recherché.

Sa fin fut calme, elle fut celle d'un initié, celle d'un croyant à la conscience tranquille ; celle d'un pauvre, d'un humble qui ne devait rien au « Prince de ce Monde » ; il avait noté sur ses « cahiers » cette pensée résignée, bien qu'un peu amère, et sur laquelle je terminerai cette courte évocation de souvenirs :

« Je suis un de ces inconnus à qui l'existence aura su s'opposer implacablement pour les empêcher de mettre en lumière tout ce qu'ils recélaient en eux ».

In memoria aeterna erit justus.

Besançon (Mai 1961).

André *MAUER*.

⁂

Nous donnons ci-après, trois poésies d'Albert MATHIEU, tirées de son recueil intitulé : « *Les Yeux et le Rêve* », édité en 1913.

La première n'est qu'une aimable fantaisie illustrant l'esprit vif et pétillant de l'auteur, toujours porté, néanmoins, sur les choses mystérieuses ; mais les deux autres recèlent un sens ésotérique profond, sujets de méditations toujours fructueuses pour l'occultiste.

LE GNOME

C'est un pauvre lutin de très petite taille :
Sournois, malicieux, irritable, têtu,
Les pieds larges et plats, le chef coiffé pointu,
Le nez proéminent et la barbe en broussaille.

Quand le soir obscurcit la forêt qui tressaille,
Il chante, nazillard, brandissant un fétu,
Et trottine en zigzag sur le sentier battu,
Où l'on entend clapper ses sandales d'écaille.

La fraicheur engourdit ses jambes de nabot ;
Alors sa voix tremblante aux fredons d'escarbot
Avec un long soupir s'éteint dans la nuit brune.

Titubant de sommeil, il retire, grognon,
Son bonnet d'astrologue et sous un champignon
S'endort profondément, à l'ombre de la lune.

Albert MATHIEU
« Les Yeux et le Rêve »

LA ROSE + CROIX

Aux Initiés.

Un Ange m'a conduit, dans le jardin de Dieu,
A l'endroit qu'occupait l'Arbre aux pommes fatales,
Et là j'ai vu monter, en rapides spirales,
Sur une croix d'ébène un serpent rouge et bleu.

Lorsque sa tête plate atteignit le milieu
De ce signe vainqueur des forces infernales,
Elle fut foudroyée et dix flammes égales
Formèrent à sa place une rose de feu ;

Alors, pour me donner la clef de ce symbole,
Mon guide bienveillant, sans dire une parole,
Posa son doigt fébrile au centre de la fleur,

Et, livrant sa pensée à mon regard indigne,
Je pus lire, à travers ses beaux yeux d'androgyne,
L'indicible secret du Verbe créateur.

Albert MATHIEU
« Les Yeux et le Rêve »

I. N. R. I.

Au-dessus des sapins à l'immense rumeur,
Le ciel noir fut crevé d'un grand coup de tonnerre,
Et dans cette blessure aux caillots de lumière
Apparut, pour moi seul, un ange du Seigneur.

Il planait, souriant, et, comme un empereur
Qui porte avec orgueil son globe crucifère,
Il tenait en sa main la foudre globulaire
Dont l'éclat l'entourait d'un nimbe de splendeur.

« Ne crains rien, — me dit-il de sa voix musicale, —
Car ce n'est point la mort, mais la force vitale
Que le verbe te donne en cet écrin de feu.

Sa tendresse répond à ton amour mystique ;
Poète des esprits, sois fidèle et pudique :
Ton corps va recevoir l'Ame ardente de Dieu. »

Albert MATHIEU
« Les Yeux et le Rêve »

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● G.-G.-H. Dunstheimer : *Religion et magie dans le mouvement des Boxeurs d'après les textes chinois.* Tirage à part de la revue sinologique internationale *Toung Pao*, vol. XLVII, livres 3-5, p. 323-67. E.-J. Brill éditeur, Leiden (Hollande).

M. Dunstheimer, qui prépare une grande thèse sur les sociétés secrètes chinoises, nous donne ici un passionnant exposé entièrement consacré aux fameux « *Boxeurs* », célèbres par leur grande insurrection (*1900*) — cause directe de la grande expédition internationale contre la Chine. Sans pour autant négliger (*bien au contraire*) les problèmes proprement historiques, l'auteur s'est tout spécialement attaché à mette en valeur les aspects proprement *ésotériques*, *initiatiques* et *magiques* de cette société secrète si mal connue en dépit de sa célébrité : l'étude méthodique des documents chinois, patiemment dépouillée par un sinologue averti, nous révèle des choses extraordinaires, prodigieuses !

● René Huyghe : *L'Art et l'Ame*. Flammarion.

Poursuivant ses si patientes recherches esthétiques, M. René Huyghe, de l'Académie Française, professeur au Collège de France, nous donne ici un splendide volume qui offre tous les caractères d'un merveilleux album de luxe déroulant devant nos yeux un incomparable et copieux musée imaginaire. Mais il ne *s'agit pas du tout de se borner* (c'est pourtant déjà beaucoup) à enchanter ainsi notre regard par la vue de tant de chefs-d'œuvre : l'illustration poursuit un but toujours documentaire, veut nous offrir — toujours accessibles — les documents, les témoignages, les preuves perpétuellemen nécessaires pour vraiment comprendre les belles recherches, les découvertes fécondes auxquelles nous sommes conviés. L'auteur s'efforce en effet de mettre en évidence les complexes et fort subtils déterminismes humains qui se sont, diversement selon les époques, inlaslablement *projetés* dans les œuvres d'art, dans les peintures, *tout* spécialement : le peintre est toujours, ne l'oublionspas, un homme qui a son âme propre, qui — aussi — vit dans une société historique donnée, et qui projette volontiers sur la toile ses propres angoisses — qu'elles lui soient personnelles ou qu'elle reflètent toute une apocalypse collective. On trouvera notamment dans ce grand ouvrage, des pages bien pénétrantes sur les origines profondes et la réelle signification propre du *fantastique* picturel.

● Denis Saurat : *La religion ésotérique de Victor-Hugo*. La Colombe

Sous ce titre, les Editions de la Colombe rééditent les deux derniers ouvrages du regretté Denis Saurat : *La religion de Victor Hugo* et *Les dieux du peuple*.

A ceux qui veulent connaître de manière précise et, surtout; *comprendre* le si complexe message spirituel du grand poète, nous conseillons vivement la lecture attentive de *La religion ésotérique de Victor-Hugo*, ouvrage fort clair, passionnant et très complet, où l'auteur a rassemblé le fruit de nombreuses années d'inlassables recherches. De plus en plus, Victor Hugo se révèle comme un très grand bonhomme — même (et *surtout* peut-être) dans les domaines de l'ésotérisme, de la métaphysique, de la spiritualité.

Les dieux du peuple complètent étroitement la précédente étude : l'auteur s'est efforcé de mettre en évidence les étranges courants théosphiques, occultes, magiques, répandus dans les masses populaires européennes jusqu'au début du 19e siècles — toutes ces conceptions religieuses « aberrantes » exclues du Christianisme des grandes Eglises (*doctrines sur les anges*, les mondes, la pluralité des existences, le dualisme sexuel, etc.) et maintes fois

retrouvées par les grands poètes *voyants* que furent Spenser, Milton, Wiliam Blake et Victor-Hugo.

● Jean-Louis BERNARD : *L'Egypte et la genèse du Surhomme.* La Colombe.

Il ne viendrait à personne l'idée de nier la valeur objective des inlassables et si fécondes recherches de l'égyptologie scientifique, à laquelle nous devons une connaissance si précise de l'Egypte ancienne. Cela ne nous empêchera pourtant pas de déplorer le positivisme souvent trop étroit de nombreux archéologues. Sans tomber dans la crédulité « occultiste » sans limites, sans jamais négliger pour autant la rigoureuse (et toujours nécessaire) discipline scientifique, il ne faut pas — estimons-nous — oublier si allègrement le caractère *ésotérique* de la religion égyptienne antique ; les travaux de R.A. Schwaller, de Lubicz, de Varille et de leurs disciples, nous ont d'ailleurs salutairement rappelé l'impossibilité de *comprendre* pleinement l'architecture et l'art pharaoniques sans faire entrer en ligne de compte les grands principes extériques de la symbolique traditionnelle. Jean-Louis Bernard, lui, nous convie par ce beau livre, à un voyage passionnant et très formateur parmi les dictrines et les pratiques secrètes de la prestigieuse Egypte des grands pharaons ; sans perdre de vue l'étude précise des vestiges archéologiques, il nous oblige à *repenser* totalement nos connaissances sur la religion egyptienne et nous rapelle aussi la fascinante pérennité de ses révélations millénaires.

● R.A. SCHWALLER DE LUBICZ : *Propos sur Esotérisme et Symbole.* La Colombe.

On connaît les plendides travaux de Schwaller de Lubicz : sans renier les règles fort draconiennes qui s'imposent à tout archéologue digne de ce nom, il a su s'affranchir du positivisme « moderne » professé part tant d'égyptologues : seuls les principes de la *symbolique* ésotérique traditionnelle permettent d'expliquer complètement les merveilleux monuments, les sculptures, les peintures laissées par la religion pharaonique. Mais il convient de préciser que, pour un Sch aller de Lubicz, l'archéologie est tout le contraire d'une simple curiosité — même d'ordre scientifique ; l'éminent égyptologue est l'un des plus grands *ésotéristes* actuels et ses inlassables recherches archéologiques s'inscrivent toujours dans son grand dessein de maintenir toujours vivante sous toutes ses formes la prestigieuse Tradition.

Les Propos sont un petit volume mais où l'auteur a su rassembler une somme incroyable de savoir traditionnel : la méditation attentive de ces pages permettra au lecteur de bonne foi de découvirr les véritables *clefs* (notamment l'intelligence innée « du cœur » qui permettent de vraiment progresser sur le chemin.

● J.G. BENNETT : *Subud ou le contact avec la grande force de vie.* La Colombe.

Le mouvement *Subud,* fondé et animé par le « mage » indonésien Pak Subuh n'était guère connu dans le public que par les échos et reportages parus dans la grande presse — et, aussi, par de rumeurs pas touojurs exactes. Aussi nous faut-il savoir gré à M. Bennett (ancien élève de Gurdjieff, puis d'autres maîtres), devenu lui-même disciple enthousiaste de Pak Subuh, de nous donner ce livre fort objectif et très complet, qui ne laisse de côté aucun des problèmes et interrogations du lecteur. L'auteur parle évidemment en fidèle convaincu, mais c'est un homme toujours réfléchi et courtois : nous pouvons maintenant, par lui, avoir une *très exacte* connaissance de la formation et du développement, ainsi que des doctrines et pratiques du mouvement spirituel Subud.

Tout l'enseignement de Pak Subuh repose sur la transmission et l'utilisation du *Latihan,* c'est-à-dire de la « grande force de vie », qui, seule, permettrait à l'homme de s'accomplir en totalité, de parvenir à la véritable libération spirituelle.

● Robert LINSSEN : *Essais sur le Bouddhisme en général et sur le Zen en particulier.* La Colombe.

Ce gros livre devrait figurer dans toute bibliothèque tant soit peu ouverte à l'étude sympathique des grands courants spirituels — et même, estimons-nous, de tout homme cultivé, même opposé par principe aux enseignements traditionnels ; l'auteur ne s'est pas attaché seulement à nous donner dans ce volume très dense une étude approfondie des principes et applications de la métaphysique bouddhique (celle tout spécialement de l'école Zen) ; il a voulu motrer aussi, par d'inlassables investigations et comparaisons souvent étonnantes, que le message prêché jadis par le Bouddha est tout le contraire d'une survivance religieuse dépassée — puisque, de plus en plus, le *nouvel* esprit scientifique (la physique des quanta en particulier) rejoint dans ses conclusions la métaphysique traditionnelle de la haute spiritualité bouddhique.

● C. H. JOSTEN : *Elias Ashmole, F.R.S.* (1627-1692).

Tirage à part des « *Notes and Records of the Royal Society of London* (vol 15, *Tercentenary Number*, July 1960).

M. Josten, qui est l'un des meilleurs spécialistes britaniques actuels des recherches érudites sur l'alchimie et de l'histoire maçonnique nous donne ici une courte mais excellente biographie du célèbre *Ashmole* dont le nom est toujours si volontiers associé oux origines de la F.: M.: moderne.

M. Josten, utilisant le résultat de ses inlassables investigagtions, éclaire de nombreux points obscurs et restifie certaines opinions courantes

● Shangodare AKANJI : *Suzanne Wenger . An exemple of Afro-European culture contact.* Verlag Eremiten-Presse (Stierstadt Taunus, Allemagne), 1960.

Très belle monographie, abondamment illustrée de planches hors-texte, consacrée à une œuvre picturale vraiment hors du commun : Madame Wenger, de nationalité autrichienne, s'est en effet établie depuis 1950 en Nigéria, parmi le peuple noir des *Yoruba.* L'artiste a réalisé une fantastique gageure : sauvegarder sa liberté créatrice tout en s'attachant, toujours, à faire *vivre* devant nos yeux les mythes et les extraordinaires symboles d'une grande comunauté noire traditionnelle.

● Thomas OWEN : *Pitié pour les ombres.* Nouvelles Editions de la Renaisance du Livre (12, Place du Petit Sablon, Bruvelles, Belgique).

Bien souvent, en littérature, le *fantastique* n'est pas qu'une suite d'évènements bizarres, passionnants, envoûtants ; on y voit surgir les couches profondes du psychisme et, parfois aussi, se révéler à nous les aspects inquiétants ou très étrangement significatifs des êtres et des choses. A cet égard, le nouveau recueil de Thomas Owen comblera tous les lecteurs qui aiment ces œuvres où le fantastique débouche si volontiers sur des « révélations » subtiles....

● Pierre HÉBERT : *La Cathédrale.* Editions Maroyas (Mûrevigne, Aigues-Vives, Gard).

Tous ceux qui aiment la poésie liront avec joie ces très beaux textes où l'auteur a su nous rendre, avec moult fervent amour et chrétien émerveillement, la grande, l'inlassable épopée qui a, sans relâche, donné naisance à nos grandes cathédrales (romanes puis gothiques).

Chacune d'elles apparaît comme une splendide facette distincte au sein de la même chrétienté triomphante et concrétisée.

● FULCANELLI : *Les demeures philosophales,* Tome second. Omnium Littéraire.

Que de nouvelles merveilles, que de splendeurs, que de secrets prestigieux dans ce Tome 2 du second ouvrage du mystérieux adepte Fulcanelli. Les symboles hermétiques du château de Dampierre-sur-Boutonne (Charente-Maritime), les statues — non moins significatives pour celui qui sait — du tombeau du duc de Bretagne François II et, aussi, l'extraordinaire cadran solaire « chy-

mique » qui se trouve dans la cour du palais Holyrood (à Edimbourg, capitale de l'Ecosse) sont magistralement, minutieusement analysées : le lecteur, après ces pages, comprendra encore mieux combien riches, combien précises aussi se révèlent toujours les règles sacrées de la symbolique des adeptes !

Mais Fulcanelli nous donne aussi pour clore l'ouvrage, une série de chapitres plus généraux où nous sont dévoilés — et en langage très clair pour qui saura le lire — les arcanes supérieurs de l'Alchimie, cette tentative prodigieuse de *reconquête intégrale* de l'Age d'Or : chemin faisan, toutes sortes de grands problèmes traditionnels (l'existence de l'Atlantide et d'autres prestigieuses civilisations disparues, la fin du monde et les cycles cosmiques, le rôle — métaphysique et religieux — caché de l'être humain) sont entièrement reformulées, repensées en langage alchimique : c'est prodigieux !

Grâce à l'index alphabétique, très complet, qui termine ce second volume, *Les demeures philosophales* fournissent une aide *irremplaçable* à tout curieux des recherches hermétiques.

● Joseph de MAISTRE : *Les soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, avec une introduction par L. Arnould de Grémilly et des notes de Pierre Mariel. La Colombe (N° 2 de la collection « Littérature et Tradition »).

Depuis longtemps devenues introuvables, les fameuses *Soirées* ne figuraient plus guère à l'attention du lecteur moyen que sous forme de morceaux d'Anthologie littéraire — presque toujours les fameux passages prophétiques sur la guerre ou le bourreau, fort peu susceptibles d'exciter la sympathie d'un lecteur occasionnel ! La philosophie de l'Histoire, magistralement exposée par Joseph de Maistre ne se réduit certes pas à une forme apocalyptique déchaînée de catholicisme intégriste et d'idéologie résolument « réactionnaires » : une lecture attentive des *Soirées de Saint-Pétersbourg* nous montre l'immense étendue des connaissances *traditionnelles* d'un homme qui fut à la fois catholique très fervent et — d'une manière non moins sincère — haut dignitaire de la Maçonnerie. Remercions les Editions de la Colombe d'avoir donné cette très commode réédition intégrale d'un ouvrage où se découvrent les clefs de *l'ésotérisme chrétien* développé jadis dans les Loges les plus spirituelles de la fin du XVIII[e] siècle.

● « *Rose-Croix* », revue trimestrielle (56, rue Gambetta, Villeneuve Saint-Georges, S.-et-O.)

Cette fort intéressante revue n'est pas seulement — précisons-le — l'organe officiel de la branche française de l'Ordre Rosicrucien A.M. O.R.C. : elle ouvre ses colonnes à toutes les recherches ésotériques et spirituelles sincères. C'est ainsi que le N° 36 (21 décembre 1960) contient une fort belle étude d'Abdallah Redha, fidèle disciple du Cheik El Alloui, sur la haute mystique musulmane orthodoxe.

● « *Les Amis de l'Islam* », N° 78 (octobre-décembre 1960).

Comme tous les fascicules de cette bonne revue, ce numéro offre une documentation de première main sur la haute spiritualité islamique : alors que, de plus en plus, tout ésotériste sincère doit reconnaître que les différentes voies *traditionnelles* convergent toutes vers la grande Libération il importe de ne pas négliger les immenses richesse spirituelles du soufisme musulman, que tant d'Européens auraient encore tendance à oublier.

● « *Atlantis* », N° 204 (novembre-décembre 1960).

Chacun des numéros de cette revue bimensuelle fournit une manne d'indications significatives, de documents originaux, de recherches très approfondies sur les grandes traditions occidentales — et sur l'Atlantide en particulier. Le N° 204 réussit la gageure de rouvrir le dossier, que l'on croyait vraiment impossible à compléter, de l'étude des problèmes « atlantéens » ; les articles

du Dr Russo, Henry Bas, Adrienne Servantie, Ivan Dionysias, Ghislaine Mareschal, Galamus et A. Berger, sont à lire très attentivement.

● R.M. TRISTRAM : *Lettres à Christopher.* La Colombe, collection «Expériences».

Voici un témoignage vraiment prodigieux — et fort émouvant : un fils (disparu en mer, durant la seconde guerre mondiale, à l'âge de dix-sept ans) dicte à sa mère — *par écriture automatique* une longue série de lettres, où il nous décrit en détail ce qu'il voit et ce qu'il fait dans le monde invisible — qui ne cesse d'ailleurs d'être en *contact* constant avec le nôtre. Ce qui tend à authentifier ces témoignages, c'est le langage même des messages obtenus : on sent que c'est un tout *jeune homme, encore maladroit, qui* esage de décrire ce qui lui est survenu depuis sa mort soudaine.

● Albert LALUQUE : *Réalités de l'Arcane.* La Colombe, collection « Expériences ».

Un livre prodigieusement intéressant, qui a toutes les allures d'un roman d'extraordinaires aventures exotiques vécues au Mexique ; la recherche mouvementée d'un fabuleux trésor apportera, en fin de compte, non la richesse matérielle mais de stupéfiantes révélations occultes sur les forces invisibles, la présence des morts, les conditions de l'existence *désincarnée,* les rapports de la Divinité et du monde... Pourtant il ne s'agit pas du tout d'un roman, mais d'un récit *authentique :* Albert Laluque nous raconte en un langage simple et vivant, comment le sceptique endurci qu'il était lui-même fut, peu à peu, *obligé* de découvrir les grands secrets.

● Violet TWEEDALE : *Les fantômes que j'ai vus.* La Colombe, collection « Expériences ».

On parle sans cesse, dans la littérature et dans le journalisme, des fameux fantômes écossais ; mais nous nous trouvons rarement — il faut *l'avouer — en présence de témoignages* directs, irréfutables ! Voici précisément un livre passionnant, œuvre d'une grande aristocrate, écossaire (*mais dont la famille,* précisons-le, est d'origine française), qui nous raconte ses propres expériences dans les mystérieux chateaux, de son pays si romantique ; elle nous décrit aussi les fantômes qu'elle a pu voir en d'autres contrées. Un petit livre passionnant plein d'humour — et qui, pourtant, ne relate que des choses *vraies* en dépit de leur caractère stupéfiant.

● Dorothy KERIN : *La promesse s'accomplit.* La Colombe. Collection « Expériences ».

Après avoir été miraculeusement guérie d'une tuberculose pulmonaire très avancée, Dorothy Kerin s'est dès lors vouée au ministère de la guériosn par la prière. Nous suivons l'auteur dans le récit, toujours fort émouvant, de son apostolat ; on ne peut nier les nombreux cas significatif de *cure spirituelle* obtenue par Dorothy Kerin qui, il faut le noter, travaille toujours en accord parfait ave cle corps médical anglais et avec les autorités écclésiastiques.

● « *International Journal of Parapsychology* » (29, est 57 th. Street New-York 19, U.S.A.) Revue trimestrielle.

Le numéro d'automne 1960 contien, comme à l'accoutumée, de remarquables articles : *Explications parapsychologiques de la recherche sur la physique atomique* (Pascal Jordan), *Extase et télépathie* (Joost A.M. Meerloo), *La transformation du mysticisme juif* (Cra Progoff), *Essais sur la mort* (Walter Houstan Clark), etc... Un indispensable instrument de travail.

● M.F. NOUVEAU-PIOBB : *La Rose-Croix Johannite.* Omnium littéraire.

Voici un ouvrage fort intéressant, qui nous met d'emblée en présence de bien curieux documents historiques : M. Nouveau-Piobb, l'héritier spirituel du Comte Piobb, public pour la première fois le volumineux dossier accumulé par celui-ci sur le grand, le redoutable problème de la *filiation templière* — dont celui de la *Rose-Croix* semble bien n'être sous certains aspects qu'une forme historique particulière, le mouvement rosicrucien des 16e et 17e siè-

cles ayant en fait perpétué l'ésotérisme johannite des Chevaliers du Temple. Il faut livre avec grande attention ce livre passionnant, même quand l'historien n'est pas toujours d'accord avec les conclusions de l'auteur ; l'ouvrage, bourré de faits curieux, met en valeur le rôle trop négligé de certains grans ésotéristes chrétiens de la Renaissance — et, tout spécialement, de l'abbé Jean Trithème, authentique initié rosicrucien.

● Paul NAUDON. *La Franc-Maçonnerie et le Divin. Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie à l'égard du sentiment religieux*. Dervy Livres.

Comme les précédents, le nouvel ouvrage de M. Paul Naudon est bouré de faits précis, de références utiles, de documents significatifs ; toujours très clair, il apporte une nécessaire mise au point sur tous les grands problèmes spirituels concernant la Franc-Maçonnerie. La présente étude s'est assignée pour but précis de traiter le redoutable problème des fondements idéologiques de la Fran-Maçonnerie — et, en particulier, de l'épineuse question de ses rapports successifs avec la religion révélée ; l'auteur nous montre comment la voie *initiatique* qui est celle de la F.'. M.'. s'efforce — toujours dans un esprit de tolérance — d'apporter sa propre solution au problème des relations entre l'être fini qu'est l'homme et la Réalité infinie. Après avoir défini les caractères propres et la philosophie générale de la Franc-Maçonnerie, M. Naudon nous donne un panorama très complet — aussi bien historique qu'actuel — des Rites de diverses tendances : traditionnels, théistes, culturels, magiques. Ce livre doit figurer dans toute bibliothèque.

● Henry CORBIN : *Terre céleste et Corps de Résurrection de l'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite*. Editions Buchet (Chastel-Corrêa. Collection « La Barque du Soleil »)..

Le Pr. Henry Corbin, qui enseigne à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) est la plus grande autorité française actuelle dans le domaine de l'étude comparée des religions, de la mystique, de la pensée iraniennes ; mais il connaît également toutes les autres grandes traditions — orientales et occidentales. Cet important ouvrage est l'œuvre d'un savant, toujours soucieux de rigueur dans sa documentation : on y trouvera donc toutes les notes, toutes les références qui vont de soi dans toute étude sérieuse ; mais l'auteur, loin d'affecter le détachement désinvolte d'un esprit « moderne » manifeste dans sa quête, une vérible sympathie — plus même : une véritable *communion* spirituelle — avec les authentiques aspirations traditionnelles. Grâce à cette magistrale étude, le lecteur dispose désormais d'une étude complète, méthodique, très claire aussi de *l'ésotérisme iranien*, dont la pérennité s'affirme tout au long des siècles — de la théosophie zoroastienne aux révélations de l'Islam shî'ite et ismaélien.

Le livre comporte deux grandes parties : un exposé progressif des conceptions esotériques iraniennes sur la *Terre céleste et le Corps de Résurrection* — ce qui permet au Pr. Corbin de faire de constants parallèles avec le gnosticisme, les théosophies chrétiennes, etc... ; un « choix de textes traditionnels », excellente anthologie des plus beaux textes de l'ésotérisme shî'ite iranien, de Schrawardi aux maîtres de la foi du siéle dernier. L'index très complet fera de l'ouvrage un précieux instrument de travail pour le chercheur spécialisé. Mais précisons qu'il n'est nul besoin d'être un érudit pour prendre plaisir à la lecture de ce beau livre, qui, bien qu'œuvre d'un grand savant, est aussi passionnant qu'un roman fantastique ; le lecteur y trouvera, tout spécialement, d'extraordinaires révélations (et d'après des textes jusqu'ici totalement inconnus en Europe) sur les buts ultimes de l'Alchimie traditionnelle.

● Yves TOURAINE : *Le suicide ascétique*, essai. Nouvelles Editions Debresse.



Photographie du T∴ I∴ et regretté Souverain Grand-Maître Henry DUPONT (décédé le 1er octobre 1960) et de Madame Marguerite DUPONT, décédée à Coutances (Manche), le 1er juin 1961, dans sa 77e année.

Qu'ils reçoivent à nouveau, ici, l'un et l'autre, *le témoignage de notre gratitude et de notre* fraternelle affection.

Philippe ENCAUSSE et Robert AMBELAIN.

P A P U S
Docteur Gérard ENCAUSSE
(1865 - 1916)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner rempli et signé à l'administrateur **M. Georges CREPIN, 69, Faubourg Saint-Nicolas, à MEAUX (Seine-et-Marne)**
C.C.P. PARIS 8842-48

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an, à dater du premier numéro de la présente année, à

L'Initiation

Je vous adresse { en espèces / mandat / chèque } la somme de ....

abonnement	France	**10** ou **12 NF**	
	Etranger	**13** ou **15 NF**	
Sous pli fermé	France	**13** ou **15 NF**	
	Etranger	**16** ou **18 NF**	

(Rayer les mentions inutiles)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

Le 196

Signature,

Pour l'année 1961 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal .. 10 NF — Abt. de soutien.. 12 NF
Etranger .... 13 NF — Abt. de soutien.. 15 NF
Sous pli fermé :
France .. 13 et 15 NF — Etranger.. 16 et 18 NF

A découper suivant le pointillé.

Le Directeur-Gérant : *Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e*
Imp. MOUSSY, GRUOT, BONNE, 7, rue de Martimprey, Meaux. - Dépôt légal n° 1.430
Certificat d'inscription à la Csion paritaire de papier de presse du 6-2-53 n° 26/285

Informations...

Un nouveau Cercle Martiniste vient d'être créé. Il a été inauguré récemment à Fort-Lamy (République du Tchad), où l'Ordre Martiniste groupe un certain nombre d'adhérents.

Les Membres de notre Ordre sont invités à se procurer le numéro (2e, 3 et 4e trimestres 1960 de la revue **La Tour St-Jacques**, numéro consacré à l' « Illuminisme au XVIIIe siècle ». Prix : 15 NF — 226 pages — nomb. illustrations. Librairie St-Jacques, 53, rue St-Jacques, Paris-Ve.

Il convient de signaler la publication de la revue **La Voix solaire**, publiée par « Histoire et tradition », 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris-IXe Le prix du numéro est de 2 NF. Nous en recommandons la lecture.

A signaler à nouveau le beau livre de Jacques Breyer **Arcanes solaires** (1 volume relié de 268 pages avec plus de 150 planches, schémas et dessins). Prix 30 NF. Editions « La Colombe » Paris. On peut adresser les commandes à « Histoire et Tradition » 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris-IXe.

A signaler également le no 205 de la revue **Atlantis** (Janvier-Février 1961) où Jacques d'Arès, A. Berger, Jacques Duchaussy et Yvan Tournier traitent des « Vierges noires ». S'adresser à « Atlantis », 30, rue de la Marseillaise, à Vincennes (Seine).

Nous avons la joie de signaler aux Frères Martinistes affiliés également à la Franc-Maçonnerie le réveil de la R.'. L.'. « La France », à l'Orient de Paris, qui, sous l'égide de la « Grande Loge Nationale française » (Opéra), groupe les FF .:. appartenant aux diverses Obédiences. Placée sous le signe d'une fraternelle union cette initiative — déjà envisagée par les Très Illustes et regrettés Frères Gérard Encausse (Papus), Edouard de Ribaucourt et Georges Lagrèze — a été approuvée par de nombreux Francs-Maçons Martinistes.

Les Tenues et Cérémonies Initiatiques aux trois degrés de la Maçonnerie Symbolique se déroulent selon et conformément aux anciens Rituels du 18e siècle, et non pas selon les adaptations modernes de ceux-ci.

Les Travaux de la Loge « La France » portent uniquement sur l'histoire, les doctrines, les biographies du mouvement maçonnique, martiniste, illuministe, occultiste, des 16e, 17e, 18e siècles, sur leurs survivances modernes, aussi bien que sur les organisations initiatiques de l'Antiquité, du Moyen Age et de la Renaissance. On attachera le plus d'importance possible à l'étude de la doctrine martiniste, principalement en ses aspects éthiques et sociaux, telle qu'elle est exposée dans les textes de ses promoteurs initiaux : Martinez de Pascuallis, Louis-Claude de Saint-Martin, et J.-B. Willermoz. Egalement à son application et à son intégration dans le domaine contemporain.

Les Travaux de la Loge « La France » ne porteront jamais sur l'aspect pratique et opératif des sciences dites « occultes », mais exclusivement sur leur aspect philosophique et mystique, et sur leur répercussion, bonne ou mauvaise, sur le psychisme et la spiritualité de l'Homme.

Pour de plus complets renseignements s'adresser au Dr Philippe Encausse (46, Bd du Montparnasse, Paris-XVe) qui transmettra les demandes reçues.

Au nombre des publications reçues ces derniers temps, nous avons enregistré la revue « Le Monde du Graal », périodique pour « la véritable édification par un savoir nouveau ». (Le Monde du Graal, 6, rue Deserte, à Strasbourg (Bas-Rhin).